

LE PONT
DU
DIABLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

A GRAND SPECTACLE.

Paroles de M. HAPDÉ.

Musique de M. TAIX; Ballets de M. HUS, le jeune;

Décors de M. ALLAUX, fils.

*Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la
Gaîté, le 15 Mars 1806.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie
derrière le Théâtre Français, et galerie des Libraires,
vis-à-vis le passage Virginie, N^o. 14.

1806.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Comte BÉLINC.	M. MARTY.
Le Baron de TORALDI.	M. SAINT-JULES.
MARCELLI, aubergiste, fermier.	M. RIBIÉ.
ANTONIO, fermier.	M. PASCHAL.
FABRICIO, écuyer de la marquise de Suze.	M. ADRIEN.
PAOLO, écuyer de Toraldi.	M. CAMEL.
Un autre ÉCUYER de Toraldi.	M. DUVOURGET.
PÉTRO, garçon de ferme.	M. DUMÉNIL.
La Comtesse ROSALVINA.	M ^{lle} . PLANTÉ.
CLAUDINE, femme de Marcell.	M ^{me} . DESARNAUD.
BATILDE, femme d'Antonio.	M ^{me} . JOIGNY.
JACQUES, fils de Marcell.	M ^{lle} . PAULINE RIBIÉ.
LAURETTE, fille de Marcell.	M ^{lle} . LOUISE RIVIERE.
GEMMY, petit paysan.	La petite ÉLISA.
BASTIEN, père.	M. FRANÇOIS.

Le Scène se passe sur les frontières du Piémont près le mont Cenis.

Nota. Le sujet de cet Ouvrage est entièrement d'invention ; l'Auteur a cru nécessaire d'insérer cette note pour avoir quelque droit à l'indulgence du Lecteur.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LE PONT DU DIABLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle rustique ; à droite du spectateur est une porte servant d'entrée aux autres salles de la maison : à gauche une porte extérieure : au fond, à droite et à gauche, deux escaliers parallèles qui conduisent à des chambres hautes : la salle est garnie de tables et sièges grossiers. Tout doit annoncer une auberge de village.

SCÈNE PREMIÈRE.

BATILDE, GEMMY, PÉTRO, LORETTE
JACQUES.

(Au lever du rideau, Batilde, à la droite du spectateur, file. Laurette, à côté d'elle, coud. Pétro, à gauche, est assis nonchalamment sur une table, et balance ses jambes. Au milieu de la Scène, Jacques et Gemmy, assis sur un petit banc, travaillent à un panier d'osier.)

BATILDE.

SEPT heures sont sonnées ; Marcell et Claudine vont revenir des montagnes, il faut préparer le souper ; entendstu, Pétro?... Pétro ?

P É T R O.

Oui, oui, mère Bathilde...

L A U R E T T E, *se levant.*

Grand' maman, je vais mettre le convert.

J A C Q U È S, *de même.*

Je t'aiderai; ma sœur.

G E M M Y.

Et moi aussi, Laurette.

BATHILDE, *à Pétro, quittant son travail.*

Allons donc, dépêche-toi donc ! Si je ne parlais pas, rien ne se ferait ici ! C'est moi qui ai tous les embarras, qui suis chargée de tous les détails : répondre à celui-ci, répondre à celui-là. Du matin au soir, dans cette auberge, je n'ai pas un moment de repos ! Mon fils fait cultiver ses terres, sa femme surveille les troupeaux, Arrive-t-il des voyageurs, il faut les recevoir, et Dieu merci nous n'en manquons pas ! car, quoique notre village ne se trouve pas sur la grande route de France et d'Italie, il n'en est pas moins fréquenté par des étrangers, des curieux, des savans, des peintres ! tous, après avoir parcouru la Suisse, veulent aussi visiter nos Alpes Piémontaises, admirer ce Mont-Céris, qui vaut bien, ma foi, le mont St-Gothard, et aller voir sur-tout not' fameux pont du Diable, dix fois plus merveilleux que celui du canton d'Uri, au rapport des historiens de notre pays. (*Musique.*)

(*Pendant ce monologue, Pétro et les trois enfans s'occupent à garnir la table des choses nécessaires au repas. Gemmy a pris, dans un buffet placé à gauche du spectateur, plusieurs assiettes de terre. Aux derniers mots du monologue, elles s'échappent de ses mains, et se brisent à ses pieds. Gemmy demeure saisi, et tremble de tout son corps.*)

P É T R O, *riant aux éclats.*

Ha ! ha ! qu'il est adroit ! qu'il est adroit ! (*Il s'assied sur l'extrémité d'un banc, pour rire plus à son aise. Le banc fait la bascule, Pétro tombe par terre. Ce banc doit être à droite.*)

BATHILDE, *entre Gemmy et Pétro.*

A l'autre, à présent !

P É T R O, *se relevant avec peine.*

Hola le bras ! hola la jambe ! hola ! (*Il va s'asseoir sur une chaise.*)

BATHILDE, *à Gemmy.*

Miséricorde ! Comment, petit drôle, tu es brisé tout cela ? Si je ne me retenais !...

LAURETTE et JACQUES.

Grand' maman ! grand' maman ! grace pour lui !

GEMMY, à genoux, joignant les mains.

Je vous demande pardon, grand' maman, je ne l'ai pas fait exprès.

BATHILDE.

Il vaudrait bien mieux, vraiment ! presque tous les jours c'est la même chose ; tantôt un objet, tantôt un autre : à lui seul il fait plus de dégât que nous tous.

PÉTRO, dans le fond.

Ah ! ça, c'est vrai.

LAURETTO.

Tais-toi donc

BATHILDE.

Il vous convient bien, monsieur, de détruire nos meubles et notre plus belle vaisselle ! vous, sur-tout, qu'on élève ici par charité, qui venez on ne sait d'où, dont on n'a jamais pu découvrir la naissance, et qu'on a ramassé il y a cinq ans sur le pas de cette porte ! Que cela vous arrive encore, vous aurez affaire à moi.

GEMMY, pendant ce tems, a tiré son mouchoir, et s'est caché la figure pour pleurer ; il dit en sanglotant :

Ça ne m'arrivera plus. (Musique.)

JACQUES et LAURETTE courent vers la porte.

Voilà papa ! voilà papa !

(Ils relevent Gemmy ; Laurette essuie ses yeux et son visage.)

SCÈNE II.

MARCELI, CLAUDINE, suivis de plusieurs villageois, chargés de bourrées, de bottes, de luzerne et autres herbages. Marceli porte une bêche et un petit panier. Claudine un pot au lait. Laurette et Gemmy s'élancent dans les bras de Marceli et de Claudine.

MARCELI, gaiement.

Bon soir, ma mère ; bon soir, mes enfans ! Avez-vous été bien sages, bien tranquilles ?

LAURETTE et JACQUES.

Oui, papa.

MARCELI, en embrassant Gemmy, le considère avec un intérêt particulier.

Tu as pleuré, Gemmy ? est-ce qu'il y a eu du bruit à la maison ? hein ? est-ce que la grand' maman aurait grondé ?

G E M M Y.

Ah ! oui.

M A R C E L I.

Et pourquoi donc cela ?

G E M M Y.

C'est que je l'avais mérité, papa.

B A T H I L D E.

Et bien mérité.

P É T R O, à *Claudine*.

Not' bourgeoise, venez s'il vous plaît visiter le buffet, pour voir un peu combien il vous manque d'assiettes.... pour le moins trente-sept !

M A R C E L Y, avec empressement.

Ah ! mon Dieu ! il sera tombé !... Ne t'es-tu pas blessé, mon cher enfant ?

G E M M Y.

Ce n'est pas moi qui suis tombé, papa ; ce sont les assiettes.

P É T R O.

Et elles se sont joliment blessées ; allez, allez, elles peuvent s'en flatter.

M A R C E L I.

Paix. (*Il lui fait signe de se retirer. Pétro sort.*)

S C E N E I I I.

Les précédens, excepté PÉTRO.

G E M M Y.

Je t'assure, papa, que j'aurais mieux aimé me faire beaucoup de mal, que d'avoir fâché si fort grand' maman.

C L A U D I N E, le caressant.

A l'avenir, tu seras plus attentif ?

M A R C E L I, bas, et passant près de *Bathilde*

Hé bien, ma mère ! vous l'avez entendu ? ça promet-
ça ?

B A T H I L D E.

Je te prédis, moi, que tu n'en feras qu'un mauvais sujet, qu'un méchant garnement ; on lui passe tout, on l'excuse sans cesse. Tes propres enfans sont traités avec moins de douceur.

M A R C E L I.

Ils ne sont pas orphelins. C'te chétive créature n'existe que par nos bienfaits : mais notre modique revenu ne nous permettra pas toujours de le garantir de la détresse, de la

misère ; faudra que ça travaille pour gagner sa vie ; ça aura ben du mal , ben de la peine , et ça ne pourra seulement pas nommer son père. Que de tourmens ! que d'humiliations ! Ah ! tenez , ma mère , jusque-là , épargnons-lui des chagrins , des alarmes ; ménageons ses pleurs , à ce pauvre petit , un jour il en aura besoin.

BATHILDE, *attendrie.*

Tu as raison , mon fils , tu as raison.

MARCELI.

J'étais ben sûr qu'en parlant à votre cœur , je gagnerais ma cause. Ce n'est pas le tout ; je veux qu'il vous embrasse , cet enfant ; vrai ça lui fera plaisir , et à vous aussi , ma mère. Un baiser de l'innocence , c'est si doux à revoir !..... Gemmy , avance ici , mon garçon ; j'ai fait ta paix avec ta grand' maman.

BATHILDE.

Viens , mon ami , viens.

GEMMY, *accourant.*

Ah ! je ne demande pas mieux... Je vous promets de bien prendre garde , grand' maman , et de ne plus casser le ménage. (*Musique.*)

(*Marceli l'enlève ; Gemmy embrasse Bathilde à deux mains.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRO, *apportant une énorme soupière.*

PÉTRO.

A table ! à table ! à table !

MARCELI.

Allons , allons souper , mes amis. (*Tout le monde se place.*) A propos , ma mère , voici un panier de fruits que mon beau-père vous envoie. (*Il remet le panier , et s'assied.*)

BATHILDE, *s'usseyant.*

Merci , merci , Marceli.

MARCELI.

Depuis près d'un mois , m'a-t-il dit , ma femme n'est venue avec ses petits enfans collationner dans ma chaumière ; demande-lui donc quel jour ?...

BATHILDE, *interrompant.*

Quel jour ! quel jour !... Je n'en sais rien. (*A part.*)

J'irai plutôt qu'il ne pense. (*Haut.*) Et pourquoi Antonio ne vient-il pas lui-même plus souvent au village?

MARCELI.

Dans cette saison, il ne peut s'éloigner de sa montagne. C'est le moment favorable pour débiter sa poudre et son plomb aux chasseurs de chamois.

CLAUDINE.

Et puis, ne faut-il pas avoir l'œil sur tous ces jeunes pâtres? ça ne songe qu'à se divertir.

MARCELI.

Et qu'à compter fleurettes aux jeunes bergères.

BATHILDE, *à part.*

Ils ne sont pas les seuls.

CLAUDINE.

Pendant ce tems-là les troupeaux deviennent ce qu'ils peuvent. Ce matin une de nos brebis est tombée dans le grand torrent.

PÉTRO et LES ENFANS.

Ah! mon Dieu!

PÉTRO

Je suis bien sûr que c'est en traversant ce maudit Pont du Diable.

CLAUDINE.

Justement.

PÉTRO.

Il est bien nommé: il n'y a que le diable qui ait pu imaginer un pont comme celui-là, si étroit, si élevé; la tête vous tourne en regardant du haut en bas.

LORETTA.

On ne parle que des accidens qu'il occasionne.

PÉTRO.

Et tous plus terribles les uns que les autres. Le mois dernier, la grosse vache à défunt mon parrain, qui avait de si belles cornes, vous rappelez-vous?

LES ENFANS.

Oui, oui.

PÉTRO.

Patatra, dans le percipice. Vous verrez qu'à quelque jour ce damné pont sera la cause de quelque malheur bien plus épouvantable.

MARCELI.

Continue, continue. Tu vas tellement effrayer les enfans, qu'ils n'oseront plus passer dessus pour aller voir leur bon papa. (*Aux enfans.*) Ne l'écoutez pas au moins, c'est un set et un poltron.

P É T R O, *buvant.*

Faut avaler ça. (*On entend le son d'un cor-de-chasse dans l'éloignement.*)

C L A U D I N E.

Encore une partie de chasse? Depuis que M. le baron de Toraldi est de retour de Turin, ce n'est que fêtes au château de Césanne.

M A R C E L I, *à part.*

Pas pour tout le monde.

P É T R O.

V'là ben ce qui prouve que, quoiqu'on en dise, le mariage aura lieu entre ce baron et la jeune comtesse Rosalvina, qui est si jolie, si bonne! ça lui ira bien pour mari! un homme veuf de trente-six à cinquante ans, et qui a l'air méchant comme tout.

B A T H I L D E.

Jamais la marquise souveraine, notre bonne maîtresse, ne donnera à sa fille unique un tel époux.

C L A U D I N E.

Mais, ma mère, vous oubliez que ce baron de Toraldi est le protégé et le courtisan favori du prince de Piémont. Si son altesse désire, comme on l'assure, assister lui-même, et dans peu, à cette union, il n'y a pas à balancer; oui-dà.

P É T R O.

Not' brave marquise ne peut pas gouverner plus longtemps son marquisat toute seule. Faut dans c'te ville de Suze un personnage qui représente; comme feu M. le marquis de Sombello. En définitif, je crois que la belle comtesse n'aime et n'aimera de sa vie que le jeune comte Sicilien qui a si malheureusement péri dans la traversée de Palerme à Gênes; il r'venait avec toute sa fortune pour l'épouser: quel guignon!

L O R E T T E.

Voici près de cinq ans, je m'en rappelle. Ah! combien on l'a regretté dans ce canton!

P É T R O.

J'ai remarqué, moi, que depuis cette époque, la comtesse Rosalvina venait ben régulièrement, au mois de mai, habiter ce château de Césanne; et vous devez vous souvenir, mère Bathilde, que le bruit a couru qu'elle avait fait connaissance du comte Béline, vers la fin de ce mois-là, et étant assise avec sa mère sous ce grand et vieux chêne qui borde le chemin vis-à-vis la grille du parc.

M A R C E L I.

Voilà un voyageur!

B

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BÉLINO.

(*Bélino entre. Son costume est celui d'un voyageur peu fortuné... Sur son épaule, et au bout d'un bâton, est un petit porte-manteau et un porte-feuille de dessin, dès qu'il paraît, tout le monde se lève de table.*)

BÉLINO.

Avez-vous une chambre à me donner ?

MARCELI

Bien à votre service, monsieur ; deux, trois même, si vous voulez.

BÉLINO.

Une seule me suffit.

CLAUDINE.

Au n^o. 5.

PÉTRO.

Je vais le mettre en état ; si monsieur veut toujours me confier ce bagage, et se rafraîchir en attendant...

(*Bélino détache le porte-manteau lié au porte-feuille.*)

BÉLINO.

Volontiers.

CLAUDINE.

Je vais à la cave. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté CLAUDINE.

PÉTRO.

Monsieur est dessinateur, je connaissais ça au porte-feuille.

BÉLINO, lui remet le porte-manteau.

Emportez seulement ceci. (*Il pose le porte-feuille sur une table.*)

MARCELI, à part.

Ha ! ha ! un dessinateur ! parbleu, mais... (*Il devient rêveur.*)

PÉTRO, emportant le porte-manteau.

(*A part.*) Pas lourd. Mauvaise pratique. (*Bélino s'assied.*)

(II)

BATHILDE, *à part.*

Ce jeune homme a un air qui me plaît, en vérité.

MARCELI, *toujours pensif.*

Je ne vois rien d'impossible à cela... Et ça se trouverait précisément... Oh! la bonne occasion!

PÉTRO, *sur l'escalier, à gauche du public.*

Monsieur, le n^o. 5 est au second, sur la cour, à gauche, en tournant à droite. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, *apportant une bouteille, une assiette et un verre, et les mettant à côté de Béline.*

BATHILDE.

Il veut dire en tournant à gauche, la première porte à main droite,

CLAUDINE.

Monsieur est servi.

BÉLINO.

Bien obligé. (*On entend une cloche.*)

MARCELI.

C'est la cloche qui appelle nos villageois au repos; quand on se lève avec le soleil, on doit se coucher en même tems que lui: c'est tout simple, ça. Adieu, mes amis.

LES VILLAGEOIS.

Bon soir, not' maître, bon soir. (*Ils sortent par la porte extérieure.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES VILLAGEOIS.

BATHILDE.

Allons, enfans, il faut aussi s'aller coucher.

LES TROIS ENFANS,

Bon soir, papa; bon soir, maman.

BATHILDE.

J'y vais avec vous.

CLAUDINE et MARCELI.

Déjà, ma mère!

M A R C E L I, à part.

A merveille !

B A T H I L D E.

Je me sens fatiguée aujourd'hui. (à part.) Demain je veux me lever avec l'aurore, et pour cause.

M A R C E L I, s'approchant de sa mère.

Je ne vous souhaite pas un bon somme, ma mère ; lorsque la conscience est pure, et qu'on n'a jamais fait de mal à personne, on est toujours assuré d'avance de dormir toute la nuit sur l'une et l'autre oreille : c'est un avantage que bien d'autres n'ont pas.

B É L I N O, à part.

Oh ! oui !

M A R C E L I.

A demain, ma mère. (Marceli embrasse Bathilde, qui sort avec Lorette et Jacques. Il retient Gemmy ; Claudine s'en aperçoit.)

C L A U D I N E.

Eh bien, Gemmy ?

M A R C E L I.

Tout-à-l'heure... Dans un petit moment, Claudine, je te l'enverrai ; entends-tu, ma bonne amie ?

C L A U D I N E, à part, s'en allant.

Ah ! M. Marceli... M. Marceli ! votre préférence pour cet enfant n'est point naturelle ; je saurai le fin mot.

(Elle sort)

S C E N E X I.

B É L I N O, M A R C E L I, G E M M Y.

B É L I N O, se levant.

Votre garçon ne revient pas... je monte.

M A R C E L I.

Je crois qu'il a deviné que j'avais quelque chose à vous dire en particulier.

B É L I N O.

A moi ?

M A R C E L I.

Oui, monsieur, à vous-même, si vous voulez bien m'entendre.

B É L I N O, à part.

Serais-je reconnu ? (Haut.) Parlez, je vous écoute.

M A R C E L I.

Monsieur, en se déclarant dessinateur, m'a fait concevoir un projet.

B È L I N O.

Quel est-il ?

M A R C E L I.

L'intérieur de mon habitation ne peut pas vous donner une haute idée de ma fortune ; mais l'un des fermiers de la marquise souveraine

B È L I N O.

De la marquise souveraine ?

M A R C E L I.

A bien le moyen de payer de temps en temps une fantaisie. Je vous l'avouerai donc : de trois enfans que nous possédons, il en est un que nous chérissons encore plus que les deux autres : demandez-moi pourquoi ? Je ne pourrais vous le dire. (*A part.*) Il y a de bonnes raisons pour cela. (*Haut.*) On a quelquefois dans les familles, vous le savez, un faible involontaire plutôt pour Pierre que pour Paul. Ça n'est pas juste ça, pourtant ; mais ce faible-là est plus fort que soi. Bref, je desirerais avoir, au crayon seulement, le portrait de ce petit marmot, qui est notre enfant gâté. (*Il lui présente Gemmy. Béline, en l'apercevant, fait un mouvement de surprise.*) Vous le trouvez gentil ?

B È L I N O, le considérant toujours.

Il est charmant !

G E M M Y.

Il se moque de moi, ce monsieur-là, papa !

M A R C E L I.

J'trouve qu'il me ressemble assez, amour-propre à part. D'autres prétendent qu'il ressemble davantage à ma femme ; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit, faut que je vous mette dans une autre confidence : d'ici à une quinzaine de jours, au commencement de septembre, c'est la fête de sa mère.

B È L I N O, avec une émotion secrète.

C'est . . . c'est la fête de sa mère.

M A R C E L I, d part.

J'ai dit une bêtise, faudra raccomoder ça. (*Haut*) Et j'voudrions lui donner ce portrait, en cachette, et en forme de surprise.

B È L I N O, avec une indifférence affectée.

Est-ce que votre épouse se nommerait Rosalie ?

M A R C E L I, vivement.

Rosalie ! (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me faire jaser, lui ? (*Haut.*) Rosalie est une patronne pour les dames du

grand monde. Nos ménagères à nous, s'appellent Françoise, Marianne, Thérèse : la mienne se nomme tout bonnement Catherine - Claudine Marcelli, pour vous servir ; et c'est Sainte Catherine que je fêtons de préférence le mois prochain. (*à part.*) Ah ! mon dieu, autre bévue ! Sainte Catherine, qui est à la fin de novembre : je ne sais plus ce que je dis.

B É L I N O.

Je me plais à le considérer. Quel âge avez-vous ?

M A R C E L L I, *haut.*

Il a eu huit ans la veille de Pâques. (*à part.*) Il est bien curieux c't'homme-là !... faut le dépayser.

G E M M Y.

Je n'ai que cinq ans, papa.

M A R C E L L I.

Comment, cinq ans ?

B É L I N O, *à part.*

Fatale époque !

M A R C E L L I.

Vous allez voir qu'il saura mieux son âge que son père.

G E M M Y.

Tu me l'as encore répété hier.

M A R C E L L I.

Oui, cinq ans pour la raison ; c'est vrai ça.

(*On entend, un peu au loin, une fanfare de trompettes, accompagnée de timbales. Marcelli et Bélino se regardent et écoutent.*)

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, P É T R O, descendant l'escalier.

P É T R O.

Ah ! mon dieu ! des écuyers avec des étendarts et des trompettes à cheval ! Ils prennent le chemin du grand carrefour ; ils vont passer par ici : il y a quelque chose de nouveau.

(*Il sort.*)

M A R C E L L I.

Une proclamation à l'heure qu'il est ! En effet, ce n'est pas ordinaire. (*prenant Gemmy par la main.*) Vous per-

mettez, monsieur ? Ça intéresse tout le monde, ça ! (*à part.*) Il est dessinateur comme moi ; quelque chose aura transpiré : c'est un espion du baron Toraldi. (*Montrant le poing.*) Si j'étais sûr de ça ! (*Bélino se retourne.*) Je suis à vous dans la minute. (*Il sort.*)

S C E N E X I.

B É L I N O , *seul.*

Oui, je trouve dans la physiouomie de cet enfant des traits que je ne puis contempler sans être vivement ému ! effet certain d'une imagination frappée ! Qu'importe, il me sera utile de répondre aux desirs de ce bon fermier de la marquise de Sombello. Pendant ce tems, je questionnerai, je m'informerai, et j'apprendrai, sans doute, tout ce que je n'ai point eu la force de demander encore. La belle Rosalvina, me dira-t-on, ne vient plus au château de Césanne. Elle y connut un ingrat, qu'elle abhorre aujourd'hui. Bélino ! Ce n'étaient pas là tes promesses, tes sermens, lorsque, te séparant d'elle pour aller à Palerme, recueillir l'immense succession de ton père, tu maudissais une absence qui ne devait durer que quelques semaines. Amis faux et perfides ! c'est vous qui m'avez rendu parjure ! C'est vous qui m'avez fait abandonner à ses regrets, à sa honte, une amante adorée ! Jeune, confiant, et sans expérience, je suivis vos conseils insidieux ; et pour mieux assurer votre triomphe et ma perte, vous m'entraînâtes dans une contrée lointaine, où, riches de mes dépouilles, vous jouissez maintenant du fruit de votre scélératesse ! Le voile est enfin déchiré ; j'ai vu le crime à découvert ; et, soudain emportant les débris d'une fortune brillante, ainsi qu'une victime s'échappe des mains des sacrificateurs : ainsi j'ai fui tout-à-la-fois et Philadelphie et les hommes pervers qui voulaient me précipiter dans l'abyme ! Rosalvina ! indigne de tes regards, ne crains pas que je m'offre à tes yeux ; mais, sous ce déguisement, je pourrai du moins vivre ignoré dans ces montagnes, y fixer mon dernier séjour. (*s'approchant de la table*) Désormais, voilà toute ma consolation. Ce porte-feuille, qui ne m'a point quitté, est le plus précieux des biens qui me restent. Les nombreux dessins qu'il renferme, me rappellent les lieux que Rosalvina embellissait par sa présence. Quelques-uns me retracent son image. (*Il prend le porte-feuille et l'ouvre.*) Son image / au milieu même de mes égaremens, j'aimais à l'admirer en secret ; et je dois l'avouer, elle fit naître dans

mon cœur le premier sentiment du repentir. (On entend dans la coulisse la même fanfare de trompettes : le son est plus rapproché.)

UNE VOIX FORTE, en dehors.

« A tous sujets et vassaux du pays et marquisat de Suze, baillage de Sombello et de Césanne. La marquise, souveraine fait savoir que, sous trois jours elle unit la comtesse Rosalvina de Sombello, sa fille.... »

BÉLINO.

Qu'entends-je ?

LA VOIX.

« A son Excellence monseigneur le baron de Toraldi.... »

BÉLINO.

Toraldi !

LA VOIX.

« Gouverneur du duché de Mont-Ferrat ; lequel devient, par cette alliance, seigneur et marquis souverain dans toute l'étendue de la province de Suze et dépendances. » (Une nouvelle fanfare annonce la fin de la proclamation.)

BÉLINO.

Toraldi ! le farouche Toraldi ! lui, dont l'atroce jalousie a causé la mort d'une première épouse, aussi tendre que fidèle ! lui, dont Rosalvina vingt fois repoussa les hommages, et qu'elle accablait devant moi de ses dédains. Cinq années changent bien les cœurs ! Affreuse destinée qui m'a ramené dans ces parages pour être témoin d'une semblable union ! Toraldi et Rosalvina ! Où suis-je ? auprès d'eux, tout près d'eux ! Je les vois là ! Ils se jurent un éternel amour, et me sourient avec mépris ! O douleur ! ô désespoir ! Fuyons ce couple, il est heureux ! il est heureux c'est mon ouvrage, et sa félicité est le châtement qui m'était réservé par le ciel, vengeur de la vertu outragée ! (Bélico cherche avec égarement l'escalier qui conduit à sa chambre : il monte précipitamment en s'appuyant sur la rampe et disparaît.)

SCÈNE XII.

MARCELLI, GEMMY, FABRICIO.

MARCELLI.

Précisément nous sommes seuls ; il me paraît que mon quidam, qui savait fort bien ce qu'on allait proclamer, est monté dans sa chambre.

F A B R I C I O , regardant de tous côtés , tire une lettre de son sein.

Tenez , tenez , bon Marcell ! vous lirez cette lettre , en secret sur-tout. (*Marcell la prend , et va pour la mettre dans sa ceinture.*) Non , non , pas là ; ici. (*indiquant l'intérieur de sa veste.*)

M A R C E L L I , bas.

Soyez tranquille ! seigneur Fabricio ! je réponds de tout.

F A B R I C I O , avec expression.

Le ciel , un jour , vous récompensera. Je vais rejoindre les héraults d'armes dont je dirige la marche : nous nous reverrons bientôt.

(*En s'en allant , il cherche des yeux Gemmy , qui est à l'autre bout de la salle , s'élanoe vers lui , l'entève dans ses bras , et l'embrasse tendrement en disant :*)

Pauvre enfant ! (*Il le remet à terre et s'enfuit.*)

S C E N E X I I I .

G E M M Y , M A R C E L L I .

G E M M Y .

Papa ! comme il avait l'air triste en m'embrassant , ce grand soldat ! lui qui me fait toujours danser quand il vient te voir. Pauvre enfant , a-t-il dit : est-ce qu'il croit que je suis à plaindre ? Avec toi , papa , je suis toujours bien ! (*Il se jette dans ses bras.*)

M A R C E L L I , préoccupé.

Vas , Gemmy , vas retrouver ta mère Claudine ; il est plus que tems de se coucher : voilà la nuit qui approche , c'est par extraordinaire aujourd'hui . . .

G E M M Y .

Je n'ai pas envie de dormir.

M A R C E L L I .

C'est égal , monsieur ; faut aller au lit.

G E M M Y .

Ho ! ben non ; pas encore.

M A R C E L L I .

Comment ! pas encore ? .. Corbleu ! (*frappant du pied.*)

G E M M Y .

Je n'ai pas peur de toi , va.

M A R C E L L I , feignant d'être en colère.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Palsanguenne ! Attends , attends ! (*Il fait quelque pas vers lui.*)

C

EMMY, en se sauvant, fuit avec ses doigts, je l'en ratisse.

Tu ne m'attraperas pas ! tu ne m'attraperas pas !

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

MARCELI, seul.

Pauvre petit ! il ne connaît pas sa position ! Profitons de ce moment de tranquillité, et lisons ce que la comtesse Rosalvina nous écrit. (Il retourne et presse la lettre dans ses mains.) Je n'ai pas le courage de l'ouvrir ! Allons, Marcelli, allons ! (Il l'ouvre.)

SCÈNE XV.

MARCELI, PÉTRO.

(Le jour baisse.)

PÉTRO.

Je l'avais prédit ! je l'avais prédit ! Quelle noce ! quelle noce ça va faire !

MARCELI, cachant sa lettre.

Au diable l'imbécille !

PÉTRO, sans le voir.

Quand je me marierai, moi, on ne fera pas tant de bruit.

MARCELI, à part.

Est-il possible ? (Il se met près de la fenêtre, reprend la lettre et lit ; il exprime diverses émotions.)

PÉTRO.

Bien sur ; gn'y aura pas d'z'hérauts d'armes qui crieront comme ça à tue-tête : sous trois jours... monsieur Bonifacio Pétro.....

MARCELI.

Paix donc.

PÉTRO.

Excusez-moi bourgeois ; je n'avais pas là.

(On entend le même son de cor-de-chasse qu'au commencement de l'acte, mais plus éloigné : les cors doivent se répondre ; le premier dans l'orchestre le second sous le théâtre. Marcelli et Pétro écoutent.)

Encore à la chasse, à l'heure qu'il est !

MARCELI, *à part.*

Ceci devient inquiétant!..... et je tremble qu'un hasard malheureux!..... (*Il devient pensif.*)

SCENE XVI.

CLAUDINE, MARCELI, PÉTRO.

CLAUDINE, *apportant deux lumières.*

Voyez si ce paresseux-là remplira jamais son devoir! On y voit à peine, et il ne songe même pas à porter une lumière à notre voyageur! à lui demander ce dont il peut avoir besoin.

PÉTRO, *prenant une des lumières.*

Tenez, j'y songeais dans l'instant. (*Il monte l'escalier.*)

SCENE XVII.

CLAUDINE, MARCELI.

CLAUDINE.

Qu'as-tu donc, mon ami? comme te voilà rêveur!

MARCELI.

Ah! ma chère Claudine!

CLAUDINE.

D'où vient cette émotion? Tu me causes une frayeur mortelle!

MARCELI, *à demi-voix.*

Si, jusqu'aujourd'hui, j'ai gardé l'important secret que je vais te révéler, ne m'en veux pas ma bonne amie; un serment inviolable me défendait de le confier à qui que ce fut, et l'honnête homme n'a que sa parole.

CLAUDINE.

Ensuite?.....

MARCELI.

Tu n'ignores pas qu'il y a six ans environ, on parlait d'une alliance entre la comtesse Rosalvina et le jeune seigneur Béline de Palerme. Je ne l'ai jamais vu, mais on assure que c'était là ce qui s'appelle un ben joli garçon. Maître à vingt ans d'une fortune des plus considérables de la Sicile, le mariage était sur le point de se conclure, lorsqu'un naufrage....

C L A U D I N E.

Je sais très-bien cela.

M A R C E L I.

Oui ; mais ce que tu ne sais pas c'est qu'il advint entre les deux jeunes gens des conférences , des pour-parlers , des rendez-vous , des témoignages mutuels du plus sincère , du plus fidèle amour....

C L A U D I N E.

Ce peut-il ?

M A R C E L I.

Nul ne s'en apperçut ; le seigneur Fabricio , premier écuyer de la marquise souveraine , et moi , en furent seuls instruits ; et ce pauvre petit enfant , que certain soir en rentrant je trouvai devant cette porte ... ai-je fait accroire dans le village....

C L A U D I N E.

Gemmy !

M A R C E L I.

Est le fils du comte Béline et de la comtesse Rosalvina.

C L A U D I N E.

Gemmy ! Mais ce naufrage ?....

M A R C E L I.

N'est qu'une fable inventée pour l'honneur de la famille de Rosalvina. La vérité est que le jeune étourdi , tout-à-coup s'est embarqué à Palerme pour l'Amérique , et n'a point donné de ses nouvelles depuis son départ. Tout le monde l'oublia , excepté Rosalvina , et le baron de Toraldi , qui depuis long-tems en était épris....

C L A U D I N E , *interrompant.*

Enfin va l'épouser. J'ai entendu par notre fenêtre ce que les héraults d'armes ont publié.

M A R C E L I.

Quand je dis ! va l'épouser. Ce n'est pas encore ben sûr : écoute le contenu de ce billet , que Fabricio vient de me remettre secrètement , et avec les larmes aux yeux.

(*Quelques éclairs annoncent un orage ; le tonnerre gronde. Claudine et Marceli s'approchent de la table sur laquelle est posée la lumière ; Marceli seul s'assied.*)

C L A U D I N E.

Je suis toute tremblante !

M A R C E L I , *lisant bas.*

« Préparez-vous , mon cher Marceli , à me recevoir aujourd'hui avant minuit.

C L A U D I N E.

Ayant minuit !

M A R C E L L I, *continuant.*

» Fabricio a tout disposé pour ma fuite. A la faveur
 » d'une fête que ma mère donne ce soir au baron de Toraldi,
 » à son retour de la chasse, je disparaîtrai furtivement. Que
 » votre femme et vous soyez seuls dans le mystère; pensez
 » aux dangers d'une inconséquence!... plus tard, vous
 » connaîtrez mon plan, et mes desseins. »

R O S A L V I N A D E S O M B E L L O.

S C E N E X V I I I.

L E S P R É C É D E N S, P É T R O.

P É T R O, *descendant l'escalier.*

Quel orage! ah! mon dieu!... Cla!... cla!... cla!...
 Entendez-vous? La pluie, la grêle; depuis cinquante ans
 il n'y en a pas eu un semblable.

C L A U D I N E.

Le voyageur n'a pas soupé.

P É T R O.

Soupe? hé ben oui; il n'a besoin de rien, il ne veut
 rien, pas même faire la petite causette; c'est un ours. (*Un
 violent coup de tonnerre se fait entendre. Pétra se jette à
 genoux.*) Holà! holà! holà!

C L A U D I N E.

Le temps est affreux!

M A R C E L L I.

Allons, va-t-en; tu n'as plus affaire ici.

P É T R O.

Tant mieux, not' maître!... (*Il sort en courant et se bou-
 che les oreilles.*)

S C E N E X I X.

C L A U D I N E, M A R C É L I.

M A R C E L L I.

Claudine, mon manteau, une lanterne.

C L A U D I N E.

Où vas-tu?

M A R C E L L I.

Au devant de la comtesse, elle est en route maintenant:

quatre mortelles lieues! (*Il tire sa montre.*) Dix heures! peut-être n'est-elle pas éloignée de ce village. Dépêche-toi donc. Seule dans ces montagnes, cette pauvre femme! Mon dieu!

C L A U D I N E.

Seule, dis-tu?

M A R C E L I.

Eh! oui, seule. Le seigneur Fabricio, forcé d'être à la tête de cette proclamation, n'a pu l'accompagner; et au milieu des éclairs, du tonnerre, la frayeur peut avoir glacé ses sens.

C L A U D I N E.

Mais, mon ami, cette épaisse forêt?...

M A R C E L I.

Ne faut-il pas aussi qu'elle la traverse? il n'y a rien à craindre. Au surplus, donne-moi mon sabre, mes pistolets; un ancien soldat avec cela ne recule jamais.

C L A U D I N E, *tui donnant des pistolets et un sabre de cavalerie.*

La foudre éclate de toutes parts.

M A R C E L I.

Elle épargnera ma tête. Le ciel est témoin que j'expose mes jours pour secourir l'humanité. (*Il sort.*)

S C E N E X X.

C L A U D I N E, *seule.*

(*L'orage continué : Claudine parait effrayée ; elle vient s'asseoir contre une table à gauche de l'Acteur et appuie sa tête sur sa main : soudain la musique exprime le galop d'un cheval.*)

C L A U D I N E, *près la porte, pendant la musique.*

Me trompai-je? Un cheval s'avance au galop! (*elle écoute et eutr'ouvre sa porte.*) La voilà, dit Marcell!... Oh! Dieu! je vous remercie!

SCENE XXI.

CLAUDINE, MARCÉLI, portant Rosalvina dans ses bras; elle est enveloppée dans un manteau, une large toque sur sa tête. La musique continue. Claudine ferme la porte.

M A R C É L I.

Oui, oui, la voilà; c'est elle, c'est ben elle. (*Claudine apporte une chaise. Rosalvina s'assied; elle est pâle et défaite. — Marcell et Claudine s'empresent autour d'elle: on lui ôte son manteau et sa toque.*)

R O S A L V I N A.

Mes bons amis, que d'obligations!

M A R C É L I.

Nous parlerons de ça demain.

C L A U D I N E.

Comment vous sentez-vous?

R O S A L V I N A.

Mieux! bien mieux! depuis que je suis avec vous! (*elle les serre entre ses bras.*) Et mon fils?

C L A U D I N E.

Il dort, ce pauvre petit!

M A R C É L I.

Vas donc le chercher, vas donc le chercher, Claudine; sur-tout n'éveille pas les autres. Claudine, tu diras à Gemmy que sa marraine.... sa cousine.... arrivant à l'instant, veut le voir: entends-tu?

C L A U D I N E.

Oui, oui; j'y cours.

(*Elle sort.*)

SCENE XXII.

ROSALVINA, MARCÉLI.

M A R C É L I.

C'est que le petit gaillard, voyez-vous, a de la malice et de l'esprit plus gros que lui.

R O S A L V I N A.

Quelqu'imprudente et téméraire que vous paraisse ma résolution, mon digne ami, dans les circonstances impérieuses

où je me trouve, aucun autre parti n'était à prendre. Supplée par ma mère d'accepter la main du baron de Toraldi; honteuse de moi-même, je n'avais plus qu'à fuir. Où trouver un asyle plus sûr que chez Marcell? Là, me suis-je dit, je pourrai donner un libre cours à mes larmes; l'amitié me consolera de l'ingratitude!

MARCELLI.

Je ferons ben not' possible pour ça, mais....

ROSALVINA.

Je n'abuserai pas long-tems de vos soins obligeans; mon intention est de passer dans peu en Sicile; je veux aller avec mon fils, et sous un nom supposé, me réfugier à Palerme. Palerme est la ville où naquit l'auteur de tous mes maux, et pourtant je trouverai encore des charmes à l'habiter. Vous, mon bon Marcell, vous me donnerez souvent des nouvelles de ma mère, et vous lui ferez parvenir mes lettres toujours par une voix indirecte. Mais en attendant que Fabricio se soit procuré tout ce qui est nécessaire pour notre départ, c'est dans votre maison qu'il faut me soustraire aux recherches que l'on va faire sans doute.

MARCELLI.

De tout not' cœur.... Un moment, jerni!.... queu mal-encontre! Non, n'faut pas rester ici, n'faut pas même y passer la nuit, ni vous ni vot' cher fils.

ROSALVINA, avec effroi.

Eh! qu'avons-nous à craindre?

MARCELLI, monte rapidement le petit escalier à gauche et ferme à double tour la porte du corridor et en retire la clef.

Quelle imprudence!.... Il écoutait peut-être?

ROSALVINA.

Je ne vous comprends pas.

MARCELLI, à voix basse.

Vers la brune, un prétendu dessinateur a demandé une chambre, qu'on lui a donnée comme de raison. Mais à certaines questions qu'il me fit, lorsqu'inconsidérément je lui présentai not' petit Gemmy, en l'invitant à me dessiner son portrait....

ROSALVINA.

Le portrait de mon fils!

MARCELLI.

J'voulais vous l'apporter dans un gros bouquet à vot' fête; projet manqué, n'y pensons plus.

ROSALVINA.

Enfin?

M A R C É L I.

Enfin, tout me porte à croire que cet homme a d'autres desseins à exécuter que ceux-là qu'il dit savoir faire.

R O S A L V I N A.

Dieux !

M A R C É L I.

L'âge de l'enfant, sa parfaite ressemblance avec vous ; le baron de Toraldi soupçonneux à l'excès....

R O S A L V I N A.

Quelqu'un dans ce village aura conçu des doutes et l'en aura instruit... Marcéli, j'imagine un moyen !... Dans ces environs, vos troupeaux sont confiés à de petits pâtres, à de jeunes pastourelles ; partons avant l'aurore, et mêlez-nous parmi eux.

M A R C É L I.

Vous, madame ?

R O S A L V I N A.

Ce costume qu'avec une double intention j'ai choisi pour le bal du château, est précisément celui qui convient à ma métamorphose.

M A R C É L I.

Bien pensé ça, je défie au plus adroit de vous découvrir dans le lieu où je vous conduirai. (*On entend du bruit.*) Mais voici Claudine. L'inconnu est enfermé à double tour ; livrez-vous toute entière au plaisir de revoir cet enfant, que depuis trois ans vous n'avez pu ni embrasser ni caresser ; c'est bien long pour une mère !

S C E N E X X I I I.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, apportant Gemmy dans ses bras : l'enfant est encore tout endormi : Rosalvina le saisit avec empressement : Gemmy se réveille par degré : Rosalvina tombant à genoux invoque le ciel en pressant son fils contre son cœur : bientôt elle se relève, s'assied et couvre de baisers la figure et la tête de l'enfant : Claudine et Marcéli près d'elle jouissent de son ivresse : on entend tout-à-coup le pas précipité de plusieurs chevaux et quelques chiens aboyer. — Effroi. — On frappe.

M A R C É L I, bas.

Silence !

D

où je me trouve, aucun autre parti n'était à prendre. Supplée par ma mère d'accepter la main du baron de Toraldi; honteuse de moi-même, je n'avais plus qu'à fuir. Où trouver un asyle plus sûr que chez Marceli? Là, me suis-je dit, je pourrai donner un libre cours à mes larmes; l'amitié me consolera de l'ingratitude!

M A R C É L I.

Je ferons ben not' possible pour ça, mais...

R O S A L V I N A.

Je n'abuserai pas long-tems de vos soins obligeans; mon intention est de passer dans peu en Sicile; je veux aller avec mon fils, et sous un nom supposé, me réfugier à Palerme. Palerme est la ville où naquit l'auteur de tous mes maux, et pourtant je trouverai encore des charmes à l'habiter. Vous, mon bon Marceli, vous me donnerez souvent des nouvelles de ma mère, et vous lui ferez parvenir mes lettres toujours par une voix indirecte. Mais en attendant que Fabricio se soit procuré tout ce qui est nécessaire pour notre départ, c'est dans votre maison qu'il faut me soustraire aux recherches que l'on va faire sans doute.

M A R C É L I.

De tout not' cœur.... Un moment, jarni!... queu mal-encontre! Non, n'faut pas rester ici, n'faut pas même y passer la nuit, ni vous ni vot' cher fils.

R O S A L V I N A, avec effroi.

Eh! qu'avons-nous à craindre?

MARCELI, monte rapidement le petit escalier à gauche et ferme à double tour la porte du corridor et en retire la clef.

Quelle imprudence!... Il écoutait peut-être?

R O S A L V I N A.

Je ne vous comprends pas.

M A R C É L I, à voix basse.

Vers la brune, un prétendu dessinateur a demandé une chambre, qu'on lui a donnée comme de raison. Mais à certaines questions qu'il me fit, lorsqu'inconsidérément je lui présentai not' petit Gemmy, en l'invitant à me dessiner son portrait...

R O S A L V I N A.

Le portrait de mon fils!

M A R C É L I.

J'voulais vous l'apporter dans un gros bouquet à vot' fête; projet manqué, n'y pensons plus.

R O S A L V I N A.

Enfin?

M A R C É L I.

Enfin, tout me porte à croire que cet homme a d'autres desseins à exécuter que ceux-là qu'il dit savoir faire.

R O S A L V I N A.

Dieux !

M A R C É L I.

L'âge de l'enfant, sa parfaite ressemblance avec vous ; le baron de Toraldi soupçonneux à l'excès....

R O S A L V I N A.

Quelqu'un dans ce village aura conçu des doutes et l'en aura instruit... Marceli, j'imagine un moyen !... Dans ces environs, vos troupeaux sont confiés à de petits pâtres, à de jeunes pastourelles ; partons avant l'aurore, et mêlons-nous parmi eux.

M A R C É L I.

Vous, madame ?

R O S A L V I N A.

Ce costume qu'avec une double intention j'ai choisi pour le bal du château, est précisément celui qui convient à ma métamorphose.

M A R C É L I.

Bien pensé ça, je défie au plus adroit de vous découvrir dans le lieu où je vous conduirai. (*On entend du bruit.*) Mais voici Claudine. L'inconnu est enfermé à double tour ; livrez-vous toute entière au plaisir de revoir cet enfant, que depuis trois ans vous n'avez pu ni embrasser ni caresser ; c'est bien long pour une mère !

S C E N E X X I I I.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, apportant Gemmy dans ses bras : l'enfant est encore tout endormi : Rosalvina le saisit avec empressement : Gemmy se réveille par degré : Rosalvina tombant à genoux invoque le ciel en pressant son fils contre son cœur : bientôt elle se relève, s'assied et couvre de baisers la figure et la tête de l'enfant : Claudine et Marceli près d'elle jouissent de son ivresse : on entend tout-à-coup le pas précipité de plusieurs chevaux et quelques chiens aboyer. — Effroi. — On s'approche.

M A R C É L I, bas.

Silence !

D

M A R C É L I , à part.

Mauvais signe , quand on redoute la visite des braves gens !

T O R A L D I s'arrêtant sur l'avant-dernier degré.

Toi , Paolo , je te charge d'envoyer sans délai une estafette au château pour instruire madame la marquise souveraine des motifs qui m'engagent à passer la nuit en ce lieu , et pour faire cesser en même tems les vives inquiétudes que la belle Rosalvina peut avoir en ce moment.

L'É C U Y E R.

Il suffit , seigneur.

(Toraldi disparaît.)

S C E N E X X V I.

LES PRÉCÉDENS , excepté TORALDI et CLAUDINE :

L'É C U Y E R.

Une plume , de l'encre et du papier. Tandis que j'écrirai vous choisirez , pour porter cette dépêche , un homme alerte et un bon coursier. (On apporte ce que l'Écuyer a demandé.)

M A R C É L I , à part.

Quel bonheur ! le tems est si noir qu'ils n'ont pas aperçu contre cette porte celui de la comtesse !

L'É C U Y E R , s'asseyant.

Vous ferez aussi mettre nos chevaux à l'écurie.

P È T R O.

Ça me regardé ça.

M A R C É L I.

Je m'en charge , moi. (*il va pour sortir.*)

L'É C U Y E R.

Cette pluie m'a transi de froid. (*Marcéli s'arrête.*) Avant toutes choses allumez-moi un grand feu dans cette cheminée.

P È T R O.

C'est bien facile à faire. Avec une demi-douzaine de ces bourrées..... (*Il va pour en prendre : il en touche une.*)

M A R C É L I , l'arrêtant et le faisant pirouetter.

Eh bien ! eh bien ! avez-vous jamais vu un animal comme celui-là ! Excusez , monsieur l'écuyer ; il va prendre ces bourrées qui sont toutes vertes , pour faire un bon feu clair ! Est-ce qu'il n'y a pas des fagots bien secs dans l'grenier ? Paresseux ! D'ailleurs , depuis l'hiver dernier , on n'a pas fait de feu dans c'te cheminée ; elle doit être pleine de suie , et ça ne serait pas prudent de s'en servir aujourd'hui. Si

monsieur l'écuyer veut se réchauffer, faut le prier de monter au numéro 3.

P É T R O.

C'est juste. Précisément j'ai ramoné la cheminée, il n'y a pas plus de quinze jours.

M A R C E L I.

Pendant qu'il se chauffera, on lui préparera son souper; pendant qu'il soupera, on lui cherchera une estacette, dans le village, comme a dit monseigneur; monsieur sera plus tranquille: nous autres nous pourrons circuler plus facilement dans c'te salle: enfin, tout le monde sera plus à son aise.

L' E C U Y E R.

A merveilles, va pour le numéro 3.

M A R C E L I, à Pétro.

Allons, passe devant.

L' E C U Y E R, sur l'escalier, à Pétro.

N'oublie pas de m'éveiller demain à six heures du matin.

P É T R O.

Oui, monsieur; d'ailleurs, si je l'oubliais, vous n'avez qu'à sonner, je monterai vous réveiller tout desuite.

(Pétro et l'écuyer disparaissent.)

S C E N E X X V I I.

MARCEL I, ROSALVINA, GEMMY.

(A peine l'Ecuyer et Pétro sont-ils sortis, que Marceli jette les bourrées à terre.)

M A R C E L I.

Nous l'avons échappé belle!

R O S A L V I N A.

J'en suis encore saisie d'effroi!

G E M M Y.

Oh! comme j'ai eu peur, ma cousine.

M A R C E L I.

Vite, madame, reprenez ce vêtement. (Il lui met son manteau et sa toque.) Profitons de l'occasion favorable!

SCENE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE paraît au haut de l'escalier.

MARCELI.

C'est Claudine! Restes-là, sur ces degrés.

CLAUDINE.

Quel est ton projet?

MARCELI, très-vite.

Si demain l'on te demande à voir Gemmy, tu diras que je l'ai emmené avec moi à la ville, dès le point du jour.

CLAUDINE.

Où donc allez-vous?

MARCELI, très-vite.

A la chambre du père Antonio; sois discrète, Claudine. Ah! j'oubliais... Cette clef est celle de ce corridor, que j'ai fermé pour cause. Dès que nous serons partis, tu le r'ouvriras doucement. (*il lui remet la clef.*)

CLAUDINE.

Ne vous manque-t-il rien?

MARCELI.

Que le secours de la providence, qui ne le refuse jamais au malheur.

(*Musique. Marcéli qui tenait la lanterne la donne à Gemmy et enlève ce dernier dans ses bras: Rosalvina, Marcéli, Gemmy sortent avec précipitation en se faisant des signes d'adieux: Claudine sur les degrés s'agenouille et les recommande à l'Éternel. Le rideau tombe.*)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le Théâtre représente le jardin de Marcell; à droite de l'acteur est l'extérieur de sa maison ; à gauche un berceau ; au fond un petit mur surmonté d'une grille de bois tortueux ; à travers cette grille on voit une forêt.

S C È N E P R E M I È R E.

PÉTRO, *sortant de la maison : il tient sous son bras le porte-feuille de Bélinec.*

IL n'est que cinq heures, tout le monde dort encore ! c'est ben mon affaire. En rangeant not' salle, j'viens d'trouver sur une table, le porte-feuille de c't'olibrius de dessinateur ; je vais m'amuser à regarder les images. L'écuyer de monseigneur m'a dit de ne le réveiller que sur les six heures, ainsi j'ai tout le tems de satisfaire ma curiosité. Je les ai toujours aimé, les images, moi. C'tapendant, à l'école, je n'ai jamais pu en attrapper une ; mais, en revanche, j'ai attrappé ben des coups ! ah ! que de coups ! J'avais la tête si dure !..... Allons, mettons-nous sous ce berceau, et reluquons tout ce qu'est là-de-lans. (*Il s'assied. — Musique*) C'est la mère Bathilde !.... La v'là déjà levée pour me faire enrager.... Elle vient ici, cachons le porte-feuille : ce serait un beau sujet pour commencer son tapage. (*Il cache le porte-feuille sous le berceau.*)

S C È N E I I.

PÉTRO, BATHILDE, LAURETTE, JACQUES,

P É T R O.

Comment, vous allez vous promener si matin, mère Bathilde ?

BATHILDE, à part.

Je n'ai pu l'éviter.

PÉTRO.

Je dois, en conscience, vous prévenir que vous avez tort de vous éloigner de la maison : bientôt vous verriez quelque chose.

BATHILDE.

Quoi donc ?

PÉTRO.

Je ne veux pas parler; rentrez, vous n'en serez pas fâchée.

JACQUES.

Qu'est-ce qu'il y a donc à voir ?

PÉTRO.

Je suis muet, je vous dis.

LAURETTE.

C'est-il bien curieux ?

PÉTRO.

Ah ! oui, et vous ne retrouverez de long-tems ; peut-être, une semblable occasion. Croyez-moi, rentrez.

LAURETTE et JACQUES.

Rentrans, grand' maman.

BATHILDE.

Je m'embarrasse fort peu de ces balivernes et de ce ton mystérieux ; venez, venez, mes enfans.

PÉTRO.

Ah ! vous sortez par la petite porte du jardin !

BATHILDE.

Et je te défends même de le dire à mon fils et à ma fille. Tu leur feras croire, au contraire, que nous sommes allés du côté de la grande ferme.

PÉTRO.

Ah ! je devine, je devine.

[*Bathilde et les enfans sortent par la droite du public.*]

SCÈNE III.

PÉTRO, seul.

Je parierais qu'elle va surprendre le père Antonio ; je la connais : elle est jalouse c'te vieille sorcière-là, jalouse comme si elle n'avait que vingt ans. Faire un lieué et demie à pied, à son âge ! S'exposer à tomber du haut de ce maudit pont ! Pourquoi ? Pour voir ce qui se passe entre les jeunes bergères et son mari, qui est aussi vieux qu'elle ! Ce que c'est que de nous !

SCÈNE IV.

BÉLINO, PÉTRO.

BÉLINO

Ah! mon ami, je vous trouve fort à propos.

PÉTRO, *à part.*

Et moi, fort mal. [*Haut.*] Monsieur a-t-il bien dormi ?

BÉLINO, *avec émotion.*

Oui, fort bien! Mais, dites-moi, qu'est devenu un grand porte-feuille?....

PÉTRO, *à part.*

Aye! aye!

BÉLINO.

Que j'ai oublié hier soir dans cette salle ?

PÉTRO, *embarrassé.*

Ah! votre grand porte-feuille!

BÉLINO.

Quelqu'un s'en serait-il emparé? Si je connaissais l'indiscret!

PÉTRO

Il me revient à la mémoire que not' bourgeoise l'a serré hier avant de se coucher.

BÉLINO.

Je cours le lui demander.

PÉTRO, *courant après lui.*

Un moment, monsieur, not' bourgeoise est encore au lit, Il n'y a que moi et son mari qui puissions entrer dans sa chambre, lorsqu'elle est, comme dit M. le Magister, dans les bras.... d'Orphée.

BÉLINO.

Vas donc.

PÉTRO.

J'y vais, j'y vais! (*à part*) Ah! mon dieu! je ne verrai pas les images! Faudrait tâcher de le renvoyer d'ici. Ah! une idée. (*Revenant sur ses pas.*) Si pendant ce temps-là monsieur voulait s'amuser à voir un certain tableau?....

BÉLINO.

Que m'importe.

PÉTRO.

Monsieur ne dirait pas cela, si du haut de ce rocher, (*il indique la gauche*) il voyait à cette heure-ci précisément le soleil sortir du grand mont Cenis, dont le sommet est tout couvert de neiges. Ce rouge et ce blanc, ce blanc et ce rouge.....

E

B É L I N O.

Mon porte-feuille ?

P É T R O.

Est vert, je le sais bien ; ce n'est pas de cela que je vous parle... Ce qu'il y a de plus magnifique, c'est lorsque les premiers rayons du soleil....

B É L I N O.

Il ne s'en ira pas !

P É T R O, *s'en allant et élevant de plus en plus la voix.*
Eclairent les fenêtres du château de Césannes.

B É L I N O.

De Césannes !

P É T R O.

On dirait qu'il est tout en feu ; c'est charmant !

B É L I N O, *ramenant Pétro.*

On aperçoit du haut de ce rocher le château de Césannes ?
J'en ai beaucoup entendu parler

P É T R O.

Quand on a la vue bonne on distingue jusqu'aux girouettes : n'faut pas aller ben loin pour s'en assurer ; en sortant par c'te petite porte qui donne dans la campagne, ce n'est qu'à deux pas d'ici.

B É L I N O, *à part, d'une voix concentrée.*

Oserai-je bien encore porter mes regards sur ce château ?

P É T R O.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur ? le v'là tout rêveur !

B É L I N O, *à part, avec égarement.*

Avant de m'éloigner à jamais de ces lieux, avant d'aller ensevelir dans les déserts les plus arides ma douleur et mes regrets, je ne puis résister au désir de l'apercevoir pour la dernière fois, ce funeste château où je devins le plus heureux et le plus criminel des hommes ! (*Il saisit le bras de Pétro.*) Oui, je veux en effet jouir de ce coup-d'œil enchanteur ; attends-moi là. (*Il sort précipitamment.*)

S C È N E V.

P É T R O, *seul.*

Attends-moi là... Holà ! le bras ! Comme il me l'a serré ! j'en aurai la marque, c'est sûr ! Est-ce qui serait fou c't'homme-là ? ou s'il serait sujet aux crispations ? Profitons de son absence ; s'il revient, je serai censé avoir été chercher le porte-feuille. (*Il s'assied par terre et ouvre le porte-*

feuille.) Ah! que c'est joli ça! c'te chaumière, ce pont! Tiens, mais je ne me trompe pas, c'est le pont du Diable! ben sûr, j'le reconnais; v'là l'torrent, v'là le cabane du papa Antonio, et son enseigne qui y est aussi... Poudre et plomb pour la chasse; ah! que c'est drôle! ici sur c'te berge, une compagnie regarde le pont; un beau monsieur donne la main à une demoiselle, la maman est à côté avec son petit parasol, des écuyers, des domestiques derrière; c'est des gens comme il faut.

(*Musique. Pétro se relève et replace promptement la porte-feuille sous le berceau.*)

SCÈNE VI.

CLAUUDINE, PÉTRO.

CLAUUDINE.

Pétro, as-tu vu ma mère?

PÉTRO, *à part.*

En v'là un autre à présent. (*Haut.*) Oui, not' maitresse... Elle est déjà à la grande ferme.

CLAUUDINE.

Laurette et Jacques sont donc avec elle?

PÉTRO.

Tous trois sont sortis ensemble; je les lai vus passer par ici.

CLAUUDINE.

Par ici!

PÉTRO, *à part.*

Ah! que je suis bête! fallait pas le dire.

CLAUUDINE.

Tu me trompes, alors; ce chemin n'est pas celui de la grande ferme... Dis plutôt qu'elle aura dirigé ses pas vers la chaumière du père Antonio.

PÉTRO, *embarrassé.*

Je vous assure, not' maitresse, qu'elle m'a dit...

CLAUUDINE.

Pétro, il faut courir après elle.

PÉTRO.

Depuis plus d'une heure ils sont partis... D'ailleurs, si je m'en vais, vous resterez donc toute seule, puisque not' maitre est allé à la ville? Et monseigneur? et son déjeuner? (*à part.*) Et mon pour boire?

CLAUUDINE.

Tu as raison. (*à part.*) Quel embarras! Au surplus, ma

mère ne connaît pas la comtesse. Marcell doit être encore avec Antonio, il trouvera sans doute un moyen... (elle devient pensive.)

P É T R O , à part.

La v'là qui rêve aussi; il y a quelqu'anguille sous roche.
[*Musique qui annonce l'arrivée précipitée d'une multitude. Claudine sort de sa rêverie; Pétro, curieux, s'élançe vers la grille.*]

SCENE VII.

(On aperçoit à travers la grille des piqueurs , des écuyers , des villageois et villageoises.)

UN PIQUEUR , en dehors la grille , à Pétro.

Aini, n'auriez-vous pas vu passer hier au soir, par le village, monseigneur le baron de To'aldi ?

P É T R O .

Si nous l'avons vu ? Je crois ben que nous l'avons vu : entrez, on vous contera ça. Tenez, par-là, à gauche, la première auberge, à la Cigogne.

C L A U D I N E .

Pétro, va recevoir ces messieurs. (*Plusieurs écuyers passent derrière la grille; des villageois sont toujours près cette grille.. Au moment où Pétro, pressé par Claudine, va pour sortir, le baron de Toraldi paraît: Pétro recule avec surprise.*)

SCENE VIII.

TORALDI, l'ÉCUYER, CLAUDINE, PÉTRO, VILLAGEOIS, hors la grille. Dès que ces derniers aperçoivent le baron, ils lèvent les mains au ciel en signe d'étonnement, et se retirent insensiblement. Toraldi a l'air sombre.

L'ÉCUYER.

Que l'on selle nos chevaux sur-le-champ.

C L A U D I N E .

Eh! vite, Pétro, va seller les chevaux.

P É T R O , sous la porte de la maison.

Faut-il faire entrer dans le jardin MM. les Ecuyers ?

T O R A L D I.

Quels écuyers?

C L A U D I N E.

Les vôtres, monseigneur. A l'instant ils traversaient ce village en cherchant vos traces; je n'ai pas cru devoir les laisser passer outre.

T O R A L D I.

Cet empressément est louable. Paolo; je te charge de leur témoigner ma satisfaction: nous allons, tous ensemble, reprendre la route du château. (*Pétri, Claudine et l'Ecuyer sortent.*)

S C E N E I X.

T O R A L D I, *seul.*

Seul, un moment, je puis haïr la contrainte, et livrer mon ame à cette agitation surnaturelle qu'il m'eût été impossible, peut-être, de cacher plus long-tems. Quelle horrible nuit! quel effroyable songe! le dois-je à la fatigue, ou à l'aspect de ces lieux sauvages? le dois-je à une secrète terreur? Depuis mon arrivée au château de Césanne, depuis que mon alliance avec la belle Rosalvina est enfin irrévocablement fixée. [*à voix basse.*] Le souvenir d'une malheureuse épouse, que j'ai sacrifiée à la plus violente passion, me poursuit partout. Morte au monde, ensevelie vivante dans un éternel oubli, je crois sans cesse l'apercevoir au fond du noir caveau de cette chapelle basse, où je l'ai moi-même renfermée et placée sous la surveillance d'un gardien incorruptible. La figure livide, le regard presque éteint par les larmes, elle tend vers moi les bras, et me dit d'une voix plaintive: Toraldi, que t'ai-je fait? si t'aimer ost un crime, ah! je fus bien coupable!... Mais voilà six années que je n'ai vu la clarté du jour: ce supplice n'est-il pas assez long pour la faute que j'ai commise?... Fatal amour! il est donc vrai que tu veux empoisonner mon existence, et qu'au milieu des douceurs d'un hymen si désiré, tu te plairas encore à déchirer mon cœur!... Oui, et déjà cette nuit le livre du destin s'est entr'ouvert à mes yeux!... Cet épouvantable songe, toujours présent à ma pensée, serait-il le précurseur du châtiement qui atteint tôt ou tard le coupable?... Non loin d'un volcan dont une lave brûlante venait former à mes pieds un fleuve de feu, j'étais au milieu de deux femmes éplorées, lorsque, tout-à-coup, d'énormes serpens entrelacent mon corps, et forment autour de moi mille nœuds, qu'il m'est impossible de rom-

pre. Je lutte en vain contre ces reptiles altérés de mon sang, et bientôt, succombant à la douleur de leurs morsures envenimées, je roule ensanglanté dans un torrent de flammes, qui dévorent en un instant les restes odieux d'un monstre dont le poids fatiguoit la terre. (*Musique. Épouvanté, il recule et tombe sur le banc placé sous le berceau.*)

S C E N E X.

TORALDI, BÉLINO, au fond du théâtre, s'avance lentement, les bras croisés et rêveur.

TORALDI, sous le berceau, élevant un peu la voix.

O faiblesse humaine ! eh quoi ! de vains prestiges abattraient mon courage ! des remords seraient le fruit de six années de persévérance et même de cruauté ! Au seul nom de Rosalvina...

BÉLINO, sortant de sa rêverie.

Rosalvina !

T O R A L D I.

Tout disparaît, les vapeurs se dissipent, les songes s'évanouissent, et les crimes se justifient. (*Se levant brusquement.*) Sois heureux, Toraldi !

B É L I N O.

Toraldi ! grands dieux !

T O R A L D I.

Trop tardif repentir ! Que nul sentiment de pitié, que nul objet de crainte ne trouble désormais le bonheur dont tu vas jouir auprès de ta chère Rosalvina.

B É L I N O, bas.

Sa chère Rosalvina !

T O R A L D I.

Périsse mille fois cette épouse délaissée.

B É L I N O.

Qu'entends-je ?

T O R A L D I.

Que me font ces pleurs et ces gémissements ? Ses pleurs / suis-je forcé de les voir ? Ses gémissements ! ils ne peuvent percer les voûtes de mon palais.

B É L I N O.

Ciel !

T O R A L D I.

Il faut qu'elle expire dans le silence des tombeaux, puisque de sa mort dépend ma félicité.

BÉLINO.

O providence ! Cécilia, son épouse ! respire ! (*Il se cache.*)

TORALDI.

Jouissons sans alarmes du bienfait de la destinée ; l'orgueilleux Bélino n'est plus ! quel autre rival pourrait exciter ma jalousie ? En supposant encore que sa mort fût une fable, s'il osait reparaitre dans ces contrées où maintenant mon pouvoir est sans bornes, Bélino serait bientôt immolé à ma haine et à ma vengeance. (*Musique.*)

SCÈNE XI.

L'ÉCUYER, FABRICIO, CLAUDINE,
BÉLINO, *caché*, TORALDI.

FABRICIO.

Monseigneur, la marquise souveraine ; justement alarmée, m'ordonna d'aller à votre rencontre avec un nombreux détachement de ses gardes. Nous avons fait, jusqu'à l'aube du jour, d'inutiles recherches, et nous perdions tout espoir, quand une heureuse étoile nous conduisit vers ce village, où nous venons d'apprendre que vous avez passé la nuit. Veuillez, monseigneur, agréer nos félicitations. [*à part.*] Ce n'est pas lui que je croyais trouver en ce lieu.

BÉLINO, *à part.*

Ciel ! protége-moi ! je vais prévenir un forfait. (*Il se glisse dans la maison en menaçant Toraldi.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, excepté BÉLINO.

TORALDI, *à part à Fabricio.*

Quel effet cet événement a-t-il produit sur la belle Rosalvina ?

FABRICIO.

Vous ne pouvez douter, ce me semble, monseigneur...

TORALDI.

Parle sans détour, un riche présent récompensera ta franchise : dis-moi, la comtesse a-t-elle paru s'intéresser aussi vivement que sa mère ?

FABRICIO.

Il était onze heures du soir, lorsque, de retour de la proclamation, je rentrai dans le château, j'y trouvai dans la plus

grande tristesse tous les convives rassemblés pour la fête : j'appris que la jeune comtesse, profondément affectée sans doute, se trouva indisposée, et s'était de bonne heure retirée dans son appartement. (*Bas à Claudine.*) A coup-sûr elle se trouve mieux dans celui qu'elle occupe aujourd'hui. (*Musique. Claudine et les écuyers vont vers la grille.*)

CLAUDINE.

C'est M. le Magister à la tête de tout le village.

TORALDI.

Je vous avais défendu, madame....

CLAUDINE.

J'ai respecté vos ordres, seigneur, mais vos Ecuyers eux-mêmes ont divulgué le secret sans le vouloir.

L'ÉCUYER.

Vous ne pouvez, monseigneur, sans désoler ces bonnes gens, refuser leur hommage. (*à part.*) J'ai aperçu de fort jolies petites paysannes.

FABRICIO.

Vous ne les priverez pas, monseigneur, du plaisir de fêter celui qui, dans deux jours, sera leur nouveau souverain.

TORALDI.

Je consens à les recevoir. Vous, Fabricio, retournez sur-le-champ au château de Césannes.

CLAUDINE et FABRICIO.

Quel contre-tems !

TORALDI.

Tranquillisez madame la marquise sur mon sort, annoncez-lui que vous me précédez de quelques instans, et exprimez à la charmante Rosalvina combien je suis sensible à l'émotion que lui a causé une absence de si courte durée.

FABRICIO.

Je vais, en toute diligence remplir la mission dont vous daignez me charger. Les gardes de madame la marquise resteront auprès de vous et feront, si vous le permettez, monseigneur, partie de votre cortège. (*bas à Claudine.*) Demain à la chaumière.

(*Pendant la fin de cette scène tous les villageois passent derrière la grille et à bas bruit*)

SCÈNE XIII.

(*Entrée des Villageois, ayant à leur tête le Magister avec une couronne.*)

(*Banquet. Les villageois portent des corbeilles de fruits et de fleurs, des guirlandes dont ils ornent à l'instant le berceau : tous entrent par la droite du public.*)

SCÈNE XIV.

PÉTRO, sortant de la maison sur la fin du ballet témoigne le désir de s'approcher du berceau.

(*Après le ballet à part.*) Il n'y a pas à dire, faut lui rendre son porte-feuille; y vient d'écrire dans sa chambre cinq ou six lettres et puis voilà qu'il veut s'en aller tout de suite. Il a quelque chose de dérangé dans la cervelle, ce jeune homme-là, c'est sûr.

(*Toraldi pendant cet aparté se lève d'un air effable, s'approche des villageois.*)

TORALDI, à voix haute.

Habitans de Zurmano, vous avez surpassé mon attente, recevez cette bourse comme un témoignage de ma bienveillance. (*Le magister reçoit la bourse.*)

(*Péto veut prendre le porte-feuille qu'il a laissé sous le berceau; il le fait si mal-adroitement qu'il en laisse tomber plusieurs dessins.*)

L'ÉCUYER, relevant quelques dessins.

Regardez, monseigneur.

TORALDI.

Est-ce une illusion? Quelle étonnante ressemblance! c'est elle, c'est elle même. A qui appartient ce porte-feuille?

PÉTRO.

Monseigneur, c'est à un jeune voyageur....

TORALDI, à l'écuyer.

Un jeune voyageur!

PÉTRO.

Logeant depuis hier chez nous, et qui va partir dans un instant. En travaillant ce matin sous ce berceau il l'a oublié.

TORALDI.

Donnes.

L'ÉCUYER, parcourant le porte-feuille.

Monseigneur, jetez les yeux sur ce paysage.

PÉTRO, à part.

Il paraît que monseigneur aime les images aussi?

TORALDI, aussi bas.

Voilà bien le château de Césannes; le site, les détails....

CLAUDINE, dans la maison.

Péto! Péto!

PÉTRO, à part.

Ah! mon dieu! voilà not' bourgeoise qui m'appelle; ce monsieur attend après moi. Monseigneur....

F

L'ÉCUYER, *bas.*

Je reconnais ce chêne antique vis-à-vis la grille du parc, et à l'ombre duquel se plaît tant la belle Rosalvina.

TORALDI.

Quelques mots presque imperceptibles sont tracés sur son écorce ; lisons : ICI JE L'APPERCUS POUR LA PREMIÈRE FOIS. O soupçon ! (*Musique.*)

SCÈNE XV.

CLAUDINE, *entrant.*

Allons donc, Pétre, le voyageur s'impatiente.

TORALDI.

Dissimulons.... Madame je desirerais connaître l'habile dessinateur dont j'admire en ce moment, par un hasard singulier les précieux ouvrages !

PÉTRO, *à part.*

V'la sa fortune faite !

CLAUDINE.

Rien de plus facile, monseigneur.

TORALDI.

Quelques-uns de mes écuyers l'introduiront auprès de moi. Je vous prie seulement, madame, de vouloir bien les accompagner. (*bas à Paola.*) Si c'était un émissaire de Lélino !

L'ÉCUYER, *bas.*

Je réponds de lui sur ma tête !

(*Claudine sort avec les écuyers.*)

SCÈNE XVI.

TORALDI, VILLAGEOIS, etc.

TORALDI, *se promenant agité.*

Un émissaire de Lélino ! ne serait-ce pas Bélino lui-même qui, sous un tel déguisement, après un naufrage peut-être ?.... ou quelque autre événement ?.... Le goût qu'il avait pour la peinture, ce départ précipité sont des conjectures suffisantes. (*On entend crier dans la maison : au secours !*) Heureux pressentimens ! vous ne m'avez pas trompés !

(*Musique. Tout le monde se précipite vers la maison et y entre en foule : bientôt on entend un cliquetis d'armes et un coup de pistolet.*)

SCÈNE XVII.

[*Bélino l'épée nue à la main sort de la maison, traverse la scène et fuit par la droite du public; il est serré de près par des écuyers et des villageois.*]

TORALDI, tirant son épée.

C'est lui! c'est lui! (*Il veut aussi se mettre à sa poursuite.*)

SCÈNE XVIII.

CLAUDINE, accourant, arrête Toraldi.

Monseigneur, c'est le comte Bélino.

TOUTES LES FEMMES, aux genoux de Toraldi.

Grace!

BÉLINO, paraissant derrière la grille.

Le premier qui m'approche est mort! (*Il fuit.*)

TORALDI.

Mille ducats à celui qui me le livrera!

(*Quelques écuyers suivent Bélino; un second coup de pistolet part: les écuyers retrogradent: l'un d'eux blessé tombe dans les bras de ses camarades: les villageois forment un groupe derrière la grille et tiennent tous les mains en l'air: Toraldi a saisi un des barreaux de cette grille: il succombe à sa rage. Tableaux en avant et en dehors la grille.*)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le Théâtre représente un site pittoresque et imaginaire des Alpes piémontaises : à droite du public , au 1^{er} plan , est une chaumière : au-dessus de la porte une petite fenêtre : entre la porte et la fenêtre une enseigne vue de face et représentant un chamois courant : au haut de l'enseigne on lit : POUVRE ET PLOMB : au bas : POUR LA CHASSE. (Ces deux lignes doivent être très-lisibles.) Près de la chaumière est un terrain qui conduit à un rocher fort élevé. De l'autre côté du théâtre , à gauche du public et dans une ligne oblique , est une autre masse de rochers escarpés , lesquels offrent naturellement un demi ceintre : sur les extrémités de ces deux rochers menaçans repose un pont en bois d'une extrême légèreté : les gardes-fous du pont règnent au long des rochers et aident à parvenir à leur sommet. Des chûtes d'eau qui s'échappent de ces mêmes rochers forment un torrent rapide au-dessous du pont. Au-delà du torrent et à travers l'ouverture spacieuse du pont , on apperçoit une forêt de sapins et de pins d'Italie. Cette forêt est composée de deux fermes à jour : plus loin une troisième ferme servant de fond à la forêt et dont le haut représente le mont Cenis couvert de neige : on voit la cime par dessus le pont ; le terrain de cette forêt doit être au niveau du torrent , c'est-à-dire élevé de 2 p. 6 p. environ , du plancher du théâtre : on n'établit point de plancher entre la 2^{me}. et 3^{me}. ferme , le chemin est censé creux : à gauche du public , en-deça des rochers , et presque vis-à-vis de la chaumière , s'élève un grand pin incliné : au pied un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, deux jeunes pastourelles sont assises sur une coline à droite du public : entre elles est un jeune pâtre qui tient un livre et lit : non loin d'eux une vache s'abreuve dans le torrent : sur le pont, un petit berger les bras croisés et appuyés sur le garde-fou, dirige ses regards vers le petit groupe : il semble écouter la lecture. Au fond, dans le petit bois, un troupeau de moutons est épars çà et là : un petit pâtre debout et adossé contre un arbre joue du flageolet : après quelques mesures de l'air on voit accourir quelques petites pâtres et petites bergères qui dansent au SEUL SON de ce flageolet. Sur l'avant-scène, à gauche du public, Gemmy est assis par terre auprès d'un banc de gazon : il tient entre ses bras la tête d'un agneau couché à côté de lui : Gemmy le carresse et l'embrasse.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, sortant avec précaution de la chaumière.

ANTONIO, aux Pastourelles.

ENFANS, le soleil commence à prendre de la force, il faut conduire les troupeaux dans la forêt voisine.

UNE PASTOURELLE.

Quand vous voudrez, père Antonio, au son de la trompe, nous nous y rendrons tous.

GEMMY, se levant.

Grand papa, veux-tu que j'y conduise aussi mon petit agneau ?

ANTONIO.

Les chemins sont trop difficiles pour toi, et trop dangereux pour lui. Allons, allons, chacun à son devoir.

(Il donne trois sons de trompe ; les pastourelles emmènent les vaches : le jeune pâtre est censé aller rejoindre son troupeau ; le berger qui était sur le pont disparaît aussi : les petits pâtres cessent leurs danses ; ils chassent devant eux leurs moutons : mouvement général. Le théâtre devient libre insensiblement ; Gemmy promène son petit agneau.)

SCÈNE III.

MARCELI, ANTONIO, GEMMY.

MARCELI, *sortant de la chaumière en se frottant les yeux.*
 Il est déjà tard ; je m'étais endormi , moi , sur c'te chaise.

ANTONIO.

Ah ! te voilà , Marcelli ?

GEMMY.

Papa ! papa !

MARCELI, *avec mystère.*

Paix donc ! paix donc ! elle repose encore. [*à Antonio*]
 Je suis bien sûr que jamais de sa vie elle n'a dormi aussi profondément , et sur une couche aussi dure.

ANTONIO.

Je n'avais que la mienne à lui offrir.

MARCELI.

Ça , écoutez mon père , d'abord . . .

ANTONIO.

J'ai rempli tes intentions , en éloignant , le plutôt qu'il m'a été possible , les bergeres et les pâtres.

MARCELI.

C'est bien , c'est bien ; au moins , à son reveil , elle pourra prendre un peu l'air , sans craindre d'être apperçue et reconnue.

ANTONIO.

Comment ! tu crois que sous son déguisement . . .

MARCELI.

Prudence est mère de sûreté. La plupart de ces jeunes filles , de ces jeunes garçons , ne vont-ils pas le dimanche danser au château , presque tous connaissent la jeune comtesse. Hier je n'ai pas réfléchi à cela ; mais voilà un autre moyen de prévenir ce danger.

ANTONIO.

J'écoute.

MARCELI.

Au hameau des Trois-Fontaines , situé au pied de cette montagne , j'ai , comme vous savez , établi une bergerie : l'incendie qui , l'année dernière réduisit en cendre ce pauvre hameau , n'y respecta qu'une seule habitation , celle qui m'appartient , la Providence l'avait marquée sans doute pour servir un jour d'asyle au malheur. Un ancien garçon de ferme , dont je suis sûr comme de moi-même , l'occupe en ce moment avec

sa fille. Je vais les trouver, éloigner de leur paisible demeure tout ce qui pourrait contrarier nos vues, et y faire préparer une retraite, dans laquelle la jeune comtesse restera ignorée jusqu'au moment de son départ pour la Sicile. Pendant mon absence veillez, mon père, toujours aux aguets, toujours sur vos gardes. Songez que vous êtes à-la-fois le gardien de la beauté, l'appui de l'innocence et de l'infortune. Dans une heure au plus je serai de retour. (*Musique. Il prend congé de son père : Gemmy qui s'en aperçoit court après lui : Marcellé lui fait comprendre qu'il doit rester auprès d'Antonio : il sort par la coulisse en face de la chaumière.*)

SCÈNE IV.

ANTONIO, GEMMY.

GEMMY.

Papa ne m'enlève pas avec lui ! Il n'est pas fâché contre moi, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

Non, mon ami ; mais il va beaucoup trop loin.

GEMMY.

Est-ce que ma cousine dort encore ?

ANTONIO.

Sans doute. Elle est si fatiguée, vois-tu ?

GEMMY.

Je crois bien ; on ne l'a pas portée dans les bras comme moi. J'ai fait toute la route sans me réveiller. Dis-moi donc, grand papa, pourquoi cette cousine-là ne venait-elle pas nous voir ? Je ne la connaissais pas.

ANTONIO.

Tu l'as cependant vue plusieurs fois.

GEMMY.

Où donc ?

ANTONIO, *un peu embarrassé.*

Chez mon fils : mais tu étais si jeune, si jeune !

GEMMY, *frappant du pied.*

Je suis en colère contre ce méchant seigneur, son vilain maître, qui veut la mettre en prison ; elle aura peut-être bien cassé aussi quelque chose dans le ménage.

ANTONIO.

Tout justement, mon garçon, tout justement.

GEMMY.

Mais pourquoi donc m'en veut-il à moi ? Je n'ai pourtant jamais rien cassé chez lui.

A N T O N I O.

Ah! le petit lutin! Je ne sais plus que lui répondre. . . .
C'est qu'un jour....

(*La musique annonce l'arrivée de Rosalvina.*)

A N T O N I O, à part.

J'entends du bruit. C'est notre infortunée comtesse. Présentons lui son fils; ce sera pour elle un réveil bien agréable.

(*Musique. Antonio prend Gemmy par la main; au moment où il va pour entrer dans la chaumière, Rosalvina ouvre la porte et paraît. Surprise de Rosalvina : Gemmy court dans ses bras.*)

S C È N E V.

LES PRÉCÉDENS, ROSALVINA, avec le même costume
qu'au premier acte, excepté sa resille.

G E M M Y.

As-tu bien dormi, ma petite cousine?

R O S A L V I N A.

Oh! oui, mon ami!

A N T O N I O.

Marceli est allé au hameau.

R O S A L V I N A.

Que de peines je lui donne!....

A N T O N I O.

Que ne ferait-il pas pour obliger une nièce comme vous?
Qu'il chérit autant que son petit Gemmy, et ce n'est pas
peu dire.

G E M M Y.

Tu resteras toujours avec nous maintenant.

R O S A L V I N A.

Désormais, nous ne nous quitterons plus.

G E M M Y.

Oh! tant mieux; tiens, ma cousine, je sens déjà que je
t'aime de tout mon cœur.

A N T O N I O, à part.

Si je ne l'emène pas, elle ne pourra y tenir. (*Haut.*)
Allons, allons, il faut déjeuner. Viens m'aider Gemmy à
préparer tout ce qui est nécessaire.

G E M M Y.

Je vais faire rentrer mon petit agneau, grand papa; il
faut bien qu'il déjeûne aussi, lui.

A N T O N I O.

C'est juste, c'est juste,

(*Musique. Gemmy et Antonio font rentrer l'agneau, que le premier avait attaché à un arbre isolé : Rosalvina exprime le plaisir qu'elle ressent de voir son fils : Gemmy envoie des baisers à sa mère et disparaît.*)

SCÈNE VI.

ROSALVINA, seule.

Malheureuse Rosalvina ! quelle pénible situation Être auprès de ton cher fils , le serrer entre tes bras , et ne pouvoir lui dire : je suis ta mère. Mais la mienne , celle à qui je dois moi-même l'existence , combien en ce moment elle verse des larmes !

SCÈNE VII.

ANTONIO, ROSALVINA.

A N T O N I O.

Venez , madame , venez Un petit repas frugal vous attend. Je sommes ben désespéré de n'en avoir pas un meilleur.

R O S A L V I N A.

Généreux Antonio, brave homme ! Je n'oublierai jamais vos soins et votre zèle ; mais écoutez : nous sommes seuls un instant.

A N T O N I O.

Seuls. Et votre cher enfant ne peut même nous entendre.

R O S A L V I N A.

Bientôt nous nous séparerons , et ce sera pour la vie.

A N T O N I O.

Est-il possible !

R O S A L V I N A.

J'ai résolu d'aller avec mon fils , ensevelir ma honte et ma douleur dans une autre contrée. Avant tout ; il est un devoir , un devoir sacré , dont je dois m'acquitter envers vous.

A N T O N I O.

Envers moi un devoir !

R O S A L V I N A.

Oui , celui de la reconnaissance , mon cher Antonio.

[*On voit au fond, dans la forêt Batilde, Jacques et Laurette : Batilde apercevant Antonio avec une jeune bergère s'arrête tout-à-*

coup, et d'un signe fait éloigner Jacques et Laurette. La scène continue.

ROSALVINA.

Pour prix de votre généreuse hospitalité, acceptez cette bague.

ANTONIO.

Non, non, madame.

ROSALVINA.

Prenez, vous dis-je; refuserez-vous de ma main un gage d'amitié ?

ANTONIO.

Madame la comtesse, vos bontés pour mes enfans sont une preuve suffisante... enfin, je ne prendrai point un bijou si précieux.

ROSALVINA.

Je l'exige, Antonio. Surtout la plus grande discrétion.

ANTONIO.

Ah! je tombe à vos genoux. Souffrez que j'arrose de mes larmes cette main bienfaisante.

[Il met un genou en terre et b'a'se la main de Rosalvina : Basilde est furieuse ; elle appelle ; deux jeunes pâtres accourent et sont témoins de ce qui se passe. Double tableau.]

ROSALVINA.

Relevez-vous, bon Antonio; ce c'est point à mes pieds que je dois recevoir le témoignage de votre sensibilité.

[Antonio se relève ; une musique champêtre se fait entendre : Basilde et les jeunes pâtres se mettent un peu à l'écart.]

ROSALVINA, avec inquiétude,

Que signifie le son de ces instrumens ?

ANTONIO, vivement.

Ce sont sont les jeunes pâtres et les jeunes pastourelles d'alentour. Ils se réunissent tous en ce lieu avant que de retourner au grand bercail pour laisser passer la chaleur du jour. Rentrez, rentrez, et soyez sans crainte; je vais, comme de coutume, me mêler à leurs jeux, et au son de ma musette animer leurs danses; je les renverrai le plutôt possible.

SCÈNE VIII.

[Musique. Antonio presse Rosalvina de rentrer dans sa chaumière : Basilde se désespère ; les jeunes pâtres se réjouissent ; dès qu'Antonio a fermé sa porte, des groupes de bergers et bergères accourent de tou-

ses pères en voltigeant de monts en monts et en formant divers tableaux : l'un des deux pères appelés par Basilde arrive à leur tête, s'élança vers la porte de la chaumière ; fait entendre à ceux qui l'entourent qu'une jeune fille y est enfermée : tous s'approchent de la porte, s'empres- sent à regarder par et le trou de la serrure : Antonio sort avec sa musette, referme sa porte et en retire la clef : cette précaution redouble la curiosité des jeunes pastourelles et des jeunes pères.]

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

U N E B E R G È R E.

Père Antonio! vous allez nous faire donser, n'est-ce pas?

A N T O N I O.

Est-ce que ne v'là pas ma musette? J'vous ai entendu venir de loin. Allons, allons; gai, mes enfans! Êtes-vous tous rassemblés?

T O U S.

Oui, oui, père Antonio!

A N T O N I O.

Tant mieux! tant mieux! Je sommes en train aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi; il me semble que je n'ai pas plus de quinze ans.

U N E B E R G È R E. *avec une double intention.*

En ce cas, nous allons ben rire.

A N T O N I O, *s'assoit devant sa porte.*

Ma foi, je l'espère; c'est pour moi, voyez-vous, l'moment le plus agréable de la journée; il faut bien l'employer, morguienne.

L A B E R G È R E, *avec malice.*

Vraiment, vous devez ben vous ennuyer tout seul comme ça dans c'te chaumière.

A N T O N I O.

Certainement, certainement. (*Il prélude sur sa musette.*)

L A B E R G È R E.

Oh! chantez-nous plutôt la ronde du Pont du Diable, vous savez bien....

A N T O N I O.

Volontiers, et vous ferez chorus,

T O U S.

Oui, oui.

ANTONIO se lève!

R O N D E.

Premier couplet.

Mes amis, si nous devons croire
 Ce que l'on nous a tous appris,
 Par fois, quand la nuit est bien noire,
 On voit sur ce pont des esprits ;
 C'est une chose épouvantable. (bis.)
 Il en est plus d'un ici bas
 Dont l'esprit ne reviendra pas
 Sur le pont (bis.) du Diable.

Second couplet.

Lorsque la petite Glicère,
 Avec Colas se maria,
 Colas devint époux et père
 Un peu trop tôt et s'écria :
 C'est une chose inconcevable, (bis.)
 Il en est plus d'un, etc.

S C E N E X.

(Pendant le deuxième couplet de la ronde Batilde et le second jeune pâtre paraissent sur le pont : Batilde indique au premier la petite fenêtre et lui fait comprendre qu'il doit hasarder de s'introduire par là dans la chaumière : le jeune pâtre obéit avec empressement : les pâtres et pastourelles expriment leur joie en arrière d'Antonio : Batilde conduite par le jeune pâtre descend et s dans ces sont interrompues par des cris qui partent de la chaumière : Antonio épouvané cherche précipitamment sa clef ; elle devient inutile ; déjà Rosalvina entraînée avec force est hors de la chaumière ; ses cheveux épars couvrent une partie de sa figure (1), elle cache l'autre avec ses mains.

(1) Quoiquel'aimable actrice chargée de ce rôle n'ait point voulu déranger sa jolie coëffure, ce désordre n'en est pas moins de rigueur et tient essentiellement à la vérité et à l'effet de la scène.

Rosalvina est au coin de l'avant-scène à gauche du public ; tous les bergers et bergères l'entourent et l'examinent avec surprise et ironie : Antonio à l'autre coin de la scène est dans une attitude de désespoir : Batilde au milieu triomphe ; quelques petit pâtres attirés par les cris paraissent sur le pont : ceux qui dans la forêt dansaient aussi s'arrêtent subitement. Tableau général.)

ANTONIO s'écrie :

Bathilde, qu'as-tu fait !

BATHILDE.

Ah ! ah ! M. Antonio ! Il faut voir sa figure, il faut voir sa figure.

T O U S.

Oui, oui.

(Musique. Quelques bergères et Batilde s'approchent dans cette intention, tout-à-coup Rosalvina se découvre d'elle-même.)

ROSALVINA, avec noblesse.

Hé bien, connaissez la fille de votre souveraine, Rosalvina !

T O U S.

Rosalvina !

(Spontanément tous reculent et s'inclinent : Batilde stupéfaite laisse tomber sa bequille. Second tableau général.)

ANTONIO.

Elle-même.

ROSALVINA.

Oui, vous la voyez, mais ne craignez rien de son ressentiment ; c'est elle, au contraire, qui implore votre pitié, mes amis ; il n'est pas un être plus infortuné. *(Musique.)*

SCÈNE XI.

Les précédens, JACQUES et LAURETTE, sur le pont.

JACQUES.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

LAURETTE.

Tout là-bas, là-bas, dans la grande vallée, des soldats !

ROSALVINA, ANTONIO.

Grands dieux !

JACQUES.

Venez donc voir, venez donc voir. *(Tous y courent.)*

ROSALVINA, les arrêtant.

Mes bons amis, ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas. Ces satellites sont ceux du baron de Toraldi. (*On l'entoure.*) C'est pour fuir sa domination, c'est pour demeurer fidèle à la mémoire du comte Béline, que Rosalvina s'était réfugiée dans cette chaumière. Souffrirez-vous que cet asyle soit violé, fideles sujets ! Souffrirez-vous qu'on traîne aux pieds du plus inexorable des hommes celle qui n'a cessé de défendre vos intérêts les plus chers ; celle qui, à votre tête, ira, s'il le faut, supplier le prince de Piémont de vous donner un père, et non pas un tyran ; vous me protégerez, et vous servirez dans cette journée l'amitié, votre cause, l'amour et la natnre.

T O U S.

Nous le jurons.

A N T O N I O.

Mes enfans, allez dans cette forêt, abattez des arbres, des branchages ; formons des barricades autour de cette enceinte, dans ma chaumière vous trouverez tous les outils nécessaires. Mon cher Marcéli, que n'est-il ici dans un moment semblable !

R O S A L V I N A.

Ne peut-on voler auprès de lui ?

A N T O N I O.

Oui, vous deux courez, au hameau des Trois-Fontaines. (*Deux pâtres sortent en courant.*) Vous autres jeunes bergères, j'n'avons pas besoin de vous en ce lieu ; allez dans les villages d'alentour ; faites sonner le tocsin ; envoyez-nous du renfort ; dites par-tout que ma chaumière renferme un trésor que l'on veut m'arracher, mais que l'on ne m'enlèvera qu'avec le dernier soupir.

(*Musique. Les jeunes pâtres sortent de la chaumière, avec des haches, des croissans, des masses, des scies, à main, en s'éloignant, par le chemin qui conduit au pont, ils renouvellent à Rosalvina le serment de la défendre. Les jeunes bergères, les petits pâtres se dispersent aussi en courant : les uns prennent la route du hameau des Trois Fontaines, à gauche du public, en avant des rochers ; les autres suivent les jeunes bergers.*)

SCÈNE XII.

ROSALVINA, ANTONIE, BATHILDE, GEMMY,
JACQUES et LAURETTE.

ANTONIO.

Pour nous, rentrons dans ma chaumière. Si les satellites veulent y pénétrer de vive force avant le retour de nos jeunes pères, j'avons un magasin à poudre, et par Sainte-Barbe, je les f'rons ben reculer. Venez, venez.

(Tous rentrent. Rosalvina s'apercevant de la confusion de Bathilde la prend avec bonté par la main.)

SCÈNE XIII.

(A peine la porte de la chaumière est-elle fermée qu'une musique lointaine et décurante se fait entendre; bientôt on aperçoit au fond, dans la forêt Bélino; il fuit avec égarment; à peine est-il passé que plusieurs gardes à sa poursuite traversent la même forêt; ils semblent avoir perdu de vue le fugitif et s'enfoncent dans le chemin creux. Bélino reparait sur le pont; la chaumière s'offre à ses regards; il s'arrête.)

BÉLINO.

Enfin, j'aperçois une habitation; puisse-t-elle renfermer un seul ami de l'humanité. (Musique. il descend et frappe.)
Personne. (il regarde de tous côtés. Il frappe encore.)

GEMMY, en dedans.

Qu'est-ce qui est là?

BÉLINO.

Ouvrez, ouvrez.

GEMMY.

Je ne peux pas, je suis enfermé: mon grand papa est dans les montagnes, il ne reviendra que ce soir.

BÉLINO, s'éloignant un peu. *Musique.*

Ce soir!... Les forces m'abandonnent... La fatigue...
Mes genoux fléchissent, je ne puis me traîner plus loin.
(il tombe sur un genou auprès du banc et s'y traîne avec peine.)

SCENE XIV.

LAURETTE se montre à la fenêtre avec précaution.

LAURETTE.

Oh ! je voudrais bien savoir qui a frappé ? Ah ! c'est un pauvre voyageur qui a perdu sa route, peut-être ; faut couler cela à grand papa. (*Elle referme la fenêtre.*)

SCENE XV.

BÉLINO seul.

Rosalvina ! Rosalvina ! tu es bien vengée ! Bélino souffre, Bélino est proscrit, et n'a plus d'asyle. Doit-il en trouver ? Non. Le séducteur est un monstre que tôt ou tard la société rejette, en imprimant sur son front le sceau de la réprobation ; par-tout on le désigne et par-tout on s'écrie : Éloignez-vous, familles vertueuses, cet homme va porter dans votre sein l'infamie et la désolation. C'en est donc fait, plus de ressource ; mon porte-manteau contenait mes titres et les restes de ma malheureuse fortune, il est tombé sans doute au pouvoir de mon vindicatif rival. Mais ces lettres, que j'ai écrites ce matin pour instruire le prince de Piémont et Rosalvina de l'affreuse bigamie sur le point de se consommer ; ces lettres que je m'empressais à leur faire parvenir lorsque je fus assailli et contraint de fuir ; les voilà, elles sont inutiles maintenant. (*Il les jette dans le torrent.*) Ce fer seul ne doit pas me quitter. (*Il montre son épée.*) Oui, je vendrai cher ma vie à celui qui tenterait de me l'arracher.

SCENE XVI.

JACQUES entr'ouvre la porte et glisse sa tête. BÉLINO.

JACQUES, à voix basse.

Où, grand papa, c'est lui, j'en suis sûr, je reconnais son habit.

LAURETTE paraît, Antonio est entr'eux.

Tu as raison; c'est le dessinateur qui logeait hier chez nous; il n'y a rien à craindre.

BÉLINO, sans les voir.

O Toraldi!

ANTONIO, bas, s'approche avec précaution, après avoir fermé la porte.

Toraldi, que dit-il donc? (à Jacques.) Cours sur le pont, tu me feras signe si tu vois encore des soldats.

BÉLINO.

Sans secours, poursuivi de toutes parts, il faut attendre ici la mort. La mort!

T O U S.

La mort!

BÉLINO.

Non, non, barbares, je ne la recevrai pas de vos mains, j'irai moi-même la chercher au fond de ces horribles précipices.

ANTONIO, bas.

Je veux absolument pénétrer ce mystère, abordons cet étranger. (Il fait du bruit avec ses pieds comme s'il arrivait. Bélino fait un mouvement d'effroi.) Je sommes ben vot' sarviteur, monsieur; je vous avens apperçu de loin frappant à la porte de ma chaumière, et j'avons doublé le pas à c'te fin de répondre à vos desirs: qu'est-ce que je pouvons faire pour vot' service?

BÉLINO.

Me rappeler à la vie, en m'accordant vos secours.

ANTONIO.

Ah! vite, Laurette, du lait, du pain, des fruits...

LAURETTE, rentrant.

Oui, oui, bon papa.

BÉLINO.

L'état déplorable dans lequel vous me voyez, excite votre sollicitude, je m'en apperçois. Rassurez-vous..... Mon ami, je ne suis point un malfaiteur.

ANTONIO.

Vous êtes malheureux, je ne veux pas en savoir davantage.

SCÈNE XVII.

(Musique. Laurette sort de la chaumière avec une corbeille de fruits; Gemmy la suit de près; il porte avec une grande attention une écuelle de bois contenant du lait;

H

Il passe derrière le banc et se trouve à la droite de Bélino, Laurette à sa gauche. Bélino à l'aspect de Gemmy témoigne quelque surprise; il saisit à-la-fois l'écuille et les mains de Gemmy, puis s'agenouillant il boit; pendant ce tems Bathilde entr'ouvre la porte de la chaumière et regarde; Rosalvina paraît bientôt auprès d'elle; Jacques toujours sur le pont regarde de tous côtés)

G E M M Y.

Ah ! je vous reconnais, monsieur ; c'est vous qui devez faire mon portrait.

L O R R E T T E , A N T O N I O .

Son portrait !

J A C Q U E S , sur le pont.

Grand papa ! J'aperçois notre bon père dans le chemin creux ; il vient par ici, courant à toutes jambes.

A N T O N I O .

Ah ! nous v'la sauvés ; quand j'dis sauvés, ce n'est pas que nous n'ayons quelque chose à redouter, oui-dà.

B É L I N O , à Antonio.

Mais, comment se fait-il que cet intéressant enfant....

R O S A L V I N A , surprise.

Quel son de voix !

J A C Q U E S , sur le pont.

O ciel ! je vois sur la montagne voisine, plusieurs soldats. (*Il descend en courant.*)

T O U S .

Des soldats !

(*Bélino en se retournant aperçoit Rosalvina, qui le reconnaît et prononce le nom de Bélino; elle tombe faible aux pieds de Bathilde. Bélino s'écrie: Rosavina!*)

S C E N E X V I I I .

M A R C É L I et les D E U X P A T R E S . (*Tableau.*)

T O U S , excepté G E M M Y .

Le comte Bélino !

M A R C É L I , d'abord interdit.

Mes amis ; portons la comtesse dans la chaumière, et prodiguons-lui les soins nécessaires. Eh ! vite, eh ! vite ; dépêchons-nous. (*On emporte Rosalvina.*)

SCENE XIX.

BÉLINO, JACQUES *est remonté.*

JACQUES, *sur le pont.*

Les soldats regardent de ce côté ; Péto est avec eux ;
on dirait qu'ils vont prendre la route du pont. Sauvons-nous.
(*Il revient en courant et rentre.*)

BÉLINO.

J'ai revu Rosalvina ! son aspect ranime mon courage ;
j'aurai la force encore de terrasser les satellites du fier To-
raldi. Non, ils ne parviendront pas à m'arracher de cette
chaumière. (*Il veut s'y précipiter. Marçeli sort et l'en
empêche.*)

SCENE XX.

BÉLINO, MARCÉLI, DEUX PÂTRES.

MARCELI.

Un moment ! monsieur le comte.

BÉLINO.

Comment !

MARCELI.

Je suis à vous. (*au père.*) Ecoute, Bastien, cours au-de-
vant de tes camarades, dévoués comme nous au salut de la
belle Rosalvina ; ils sont tous dans la forêt, vient de m'as-
surer mon père. Dis leur ben, mon garçon, que j'pouvons
tenir quelques instans l'ennemi en échec ; mais que je
comptons sur leur valeur pour débusquer.

LE PÂTRE, *s'en va courant.*

Oui, oui monsieur Marçeli !

MARCELI, *à l'autre père.*

Toi, mon garçon, prépare avec mon père ce dont nous
sommes convenus. De la prudence ! [*le père rentre.*]

SCENE XXI.

MARCÉLI, BÉLINO.

MARCELI, *vivement.*

Par quel hasard, monsieur le comte, vous trouvez-vous
en ce lieu ?

B É L I N O.

Attiré dans ces parages par les remords et l'amour, je fus reconnu ce matin dans votre auberge par les écuyers du baron de Toraldi. Je fuyais sa vengeance et cherchais une retraite dans ces vastes déserts; lorsque le ciel a conduit mes pas vers l'infortunée Rosalvina.

M A R C E L I.

Oui, oui; l'infortunée! Et vous connaissez l'auteur de tous ses maux! il n'est pas loin!

B É L I N O.

Horribles souvenirs!

M A R C E L I.

Ainsi donc, c'est vous seul que l'on poursuit?

B É L I N O.

Moi seul! Et pourquoi cette question?

M A R C E L I.

J'avais cru d'abord que s'étant aperçu de la fuite de la jeune comtesse....

B É L I N O.

Elle a quitté sa tendre mère?

M A R C E L I.

Plutôt que d'appartenir au baron de Toraldi.

B É L I N O.

Ah! bon Marcell, je vais embrasser les genoux de Rosalvina; arroser ses pieds de mes larmes.

M A R C E L I.

Monsieur le comte, vous n'entrerez point (*à part et vite.*) Sachons si vraiment il aime encore la comtesse; une petite épreuve ici. (*Il fait un signe dans la chaumière et referme la porte. — Haut.*) Non, monsieur le comte, vous ne lui parlez point avant qu'elle-même ne le desire et le demande.

B É L I N O.

Je veux la voir, je veux la voir.

M A R C E L I.

Vous avez perdu le droit de commander. (*Béline veut entrer.*) C'est la chaumière de mon père, respectez-là s'il vous plaît. En attendant, faut que je vous fasse faire connaissance avec quelqu'un qui peut vous être ben utile auprès de madame la comtesse; il est possible que par lui vous obteniez votre grace, car ce quelqu'un-là ne laisse pas que d'avoir un certain empire sur son cœur.

B É L I N O.

Sur le cœur de Rosalvina?

M A R C E L I.

Oui, sur son cœur! Ce quelqu'un-là est celui qui, après vous, a été et est encore aujourd'hui l'objet de toutes ses affections!

BÉLINO.

Suppliee inoui. Et vous oseriez m'adresser à ce fortuné rival !... Mais où donc est ce mortel adoré ?

MARCELLI.

Tout près d'ici, dans c'te chaumière.

BÉLINO, avec feu.

Auprès de Rosalvina ?

MARCELLI.

Oui, auprès de Rosalvina.

BÉLINO, avec fureur.

Qu'il paraisse à l'instant, et le sort des armes....

MARCELLI, s'approchant de la porte de la chaumière.

Vous le voulez, monsieur le comte ! vous le voulez ? Eh ! bien vous allez le connaître ce rival fortuné, ce mortel adoré ! Le voilà !

(Il ouvre précipitamment la porte de la chaumière. Gemmy en sort en s'écriant : papa ! papa ! Il court se jeter dans les bras de Béline.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, GEMMY.

GEMMY, accourant.

Papa ! papa !

BÉLINO.

Mon fils ?

MARCELLI.

Eh ! oui, votre fils ! (T'ab'ecu.)

GEMMY.

Oh ! que je suis content à présent, j'ai deux papas, deux mamans.

MARCELLI.

C'est moi qui l'ai élevé ; j'ai été tout à la fois son père nourricier et son précepteur. Aussi est-il savant, a'lez ; avec quatre phrases, je lui ai fait faire toutes ses études, moi, demandez-lui plutôt.

GEMMY.

Adore ton créateur ! chéris tes parens ! soulage les malheureux et ne ments jamais. Voilà tout ce que je sais. (Béline l'embrasse.)

MARCELLI.

Et moi aussi : je ne peux pas lui en montrer plus long.

Ici on aperçoit dans la forêt Pédro, Paolo et quelques teuyers ; ils expriment leur joie en apercevant Béline, et s'avancent en grande

hâte et sans bruit. Ils sont suivis d'un peloton de huit gardes : pendant la fin de la scène suivante ils se placent en embuscade sur le pont et sur le terrain voisin de la chaumière.

M A R C É L I, *continue.*

Mais je sentons que j'en savons encore assez pour faire de cet enfant un honnête garçon, incapable de tromper une fille sans défense, d'abuser de sa crédulité, de sa faiblesse; incapable de la réduire à s'exiler de sa famille, à se cacher au fond des forêts; je voulions en faire un bon fils qui aurait un jour consolé sa pauvre mère des malheurs de l'inconstance et de l'ingratitude.

S C E N E X X I I I .

LES PRÉCÉDENS, PÉTRO, sur le pont avec quelques ÉCUYERS.

P É T R O, *d'une voix basse.*

Le voilà qui enjole not' maître, pour qu'il le cache dans la chaumière, j'en suis sûr. J'ai eu fièrement d'esprit d'vous amener par ici : les mille ducats sont à nous.

B É L I N O .

O Marcéli ! que n'as-tu été mon guide et mon Mentor.

R O S A L V I N A, *en dedans, d'une voix étouffée.*

Béline ! Béline !

B É L I N O .

C'est la voix de Rosalvina ! elle m'appelle !

R O S A L V I N A .

Où es-tu Béline ?

B É L I N O .

Je vole dans tes bras !

S C E N E X X I V .

LES PRÉCÉDENS, ROSALVINA.

R O S A L V I N A .

Laissez-moi ! laissez-moi ! *(Elle s'élançait dans les bras de Béline. Bathilde, Laurette, Jacques, Antonio Pont suivi. A peine Rosalvina et Béline sont-ils réunis, que les écuyers et quelques soldats se précipitent au bas de la colline, et couchent en joue Béline. Les gardes restés sur le pont font le même mouvement. — Tableau. Après le tableau ces derniers descendent en scène.)*

T O U S

Grands dieux !

L'ÉCUYER CHEF.

Comte Béline, vous êtes mon prisonnier.

ROSALVINA.

Arrêtez soldats, Rosalvina vous l'ordonne. (*Les soldats retirent l'arme.*)

MARCÉLI, bas à Antonio.

A nous deux mon père, v'là l'instant. (*Ils rentrent furtivement.*)

L'ÉCUYER.

Malgré notre surprise extrême, madame, de vous trouver en ce lieu, et le respect que nous vous portons, nous exécuterons les ordres du baron de Toraldi, notre maître.

ROSALVINA.

Béline; ne vous suivra pas.

L'ÉCUYER.

Gardes! emparez-vous de sa personne.

Rosalvina et Béline passent rapidement à l'avant-scène auprès de la chaumière, ainsi que les enfans et Bathilde. Les soldats en présentant la bayonnette font quelques pas pour exécuter l'ordre de l'écuyer: Marceli sort tout-à-coup de la chaumière, tenant un pistolet d'une main, une mèche allumée de l'autre: Antonio et un jeune pâtre le suivent immédiatement et déposent, un peu en avant de lui, un baril de poudre ouvert. Le tocsin sonne dans l'éloignement.

MARCÉLI, d'une voix terrible.

Gardes! n'avancez pas. (*Musique.*)

Les gardes et les écuyers demeurent interdits. Épouvante générale.

PÉTRO, sur le pont.

Le baril de poudre du père Antonio! Nous sommes morts. (*Il se jette à plat-ventre.*)

MARCÉLI.

Mon père, les femmes et les enfans dans la caverne.

ANTONIO.

Venez, venez. (*Musique. Ils sortent par la droite du public.*)

MARCÉLI.

Soldats! bas les armes! bas les armes! A la troisième fois vous êtes morts, moi aussi; c'est égal.

BÉLINO et MARCÉLI.

Bas les armes!! (*Les soldats mettent l'arme à terre. Péto s'esquive.*)

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENS, BASTIEN, dans la forêt.

Antonio reparait.

BASTIEN.

Les voilà ! les voilà !

(Musique.)

Tandis que le comte Béline reçoit l'épée de Paolo et qu'Antonio ainsi que le jeune père ramassent les fusils, on voit accourir dans la forêt une multitude de villageois ; à fur et mesure qu'ils arrivent, on leur distribue les fusils des gardes : quelques autres portant sur leurs épaules des corps d'arbres et des branchages, gravissent les rochers et s'avancent pendant la fin de cette scène.

MARCÉLI.

Conduisez les prisonniers de guerre dans la grotte voisine. Le premier qui tentera d'en sortir, défunt tout de suite. Allez.

Antonio et les villageois enveloppent les gardes, les écuyers et les emmènent avec célérité. Tous sortent par le chemin du hameau.

SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRO, accourant.

PÉTRO, à Marcell.

Mon cher maître ! sauvez-vous ; sauvez-vous ; je viens de rencontrer monseigneur le baron de Toraldi.

TOUS.

Toraldi !

PÉTRO.

Il s'avance lui-même en personne avec une armée de soldats.

MARCÉLI.

Allons ! allons ! faut mettre la place en état de siège ! fermons tous les passages ! Vous autres, barricadez le chemin du hameau. Partez.

(Musique. Les villageois, portant les corps d'arbres, traversent la scène, et vont exécuter l'ordre de Marcell.)

BÉLINO, pendant la musique.)

Ce pont, ce pont seul m'inquiète.

MARCÉLI.

Ce pont, il faut l'abattre ; suivez-moi tous.

(Nombre de villageois, armés de haches, s'apprêtent à le suivre. On entend, dans le lointain, battre la charge. Le tocsin redouble.)

P É T R O , sur le pont.

Monseigneur est au haut de la grande montagne, il entre dans petit bois (v'là la guerre qui va commencer. *(Il se sauve.)*)

M A R C É L I.

Je n'avons plus le tems d'abattre; j'imagine un moyen plus prompt. Mes amis, portons le baril de poudre dans le creux de ce rocher, au-dessous du pont; je ferons une traînée, et à notre volonté, corbleu, le pont sautera en l'air.

T O U S.

Oui, oui.

(Les villageois s'empresent à porter le baril dans le creux du rocher, à gauche du public. Une mèche, revêtue de papier noir, est adaptée au baril; elle se prolonge jusqu'auprès de la chaudière. Les villageois forment une haie, couvrent promptement cette mèche de poussier de charbon, ou de millet noir. Les villageois se rangent ensuite.)

S C E N E X X V I I.

Les précédens, T O R A L D I,

(On aperçoit dans la forêt Toraldi, précédé de quelques Ecuyers, et suivi des gardes de la marquise souveraine; une partie de ceux-ci restent dans la forêt; l'autre le suit, et paraît bientôt à la tête du pont.)

M A R C É L I.

On ne passe pas, monseigneur.

T O R A L D I.

Qui ose aït m'en empêcher?

M A R C É L I, montrant sa mèche allumée.

Moi.

T O R A L D I.

Faibles ennemis, redoutez mon courroux; la mort plane sur vos têtes.

B É L I N O.

Toraldi, la mort est sous tes pas. *(Le baron recule.)* Contre ton espoir, les gémissemens de la malheureuse Cécilia ont percé les voûtes de ton palais. Le jour de la vengeance est enfin arrivé.

T O R A L D I.

Eh bien! tu l'as dit, Béline, le jour de la vengeance est arrivé enfin! Si ma perte est jurée, la tienne est inévitable. Soldats, incendiez la forêt. *(Il se fait un mouvement de marche et de contre-marche dans la forêt.)* Portez autour

I

de cette enceinte le fer et la flamme. Vous , suivez votre maître ; et que bientôt , de monts en monts , les Alpes retentissent des cris de ma victoire.

(*Toraldi va pour s'élaner de l'autre côté du pont ; en même temps les gardes tirent du haut du pont sur Marcelli , Bélin et les villageois. Marcelli met le feu à la traînée. Le pont s'écroule avec fracas ; Toraldi et les soldats fuient épouvantés.*)

S C E N E X X V I I I .

ANTONIO , *accourant par le chemin du hameau , et pendant la musique.*)

Les barricades sont franchies ! les prisonniers révoltés ! aux armes ! aux armes !

Les écuyers et soldats échappés de la grotte , et arrachant à des villageois leurs armes , surviennent au même instant. Ces derniers , désarmés , sont forcés de fuir. D'autres les remplacent. Un combat à outrance s'engage. Rosalvina et son fils , entraînés par des écuyers , deviennent l'objet de ce combat. La mère et l'enfant passent successivement des mains du vainqueur dans celles du vaincu. Enfin le parti de Bélin et de Marcelli triomphe. Pendant ce combat , les gardes incendient la forêt. Plusieurs sapins embrasés tombent dans le torrent. A la clarté de cette incendie , on distingue Toraldi qui se bat avec les siens , contre un parti de paysans. Toraldi succombe. Quelques écuyers , vivement pressés , se précipitent du haut des rochers dans le gouffre. Désarmement général. La forêt est en feu. Rosalvina et son fils tombent à genoux et remercient la Providence. On entend mille voix crier : GRANDE NOUVELLE ! GRANDE NOUVELLE !

S C È N E X X I X e. et dernière.

Les précédens , FABRICIO.

FABRICIO , *suivi d'une foule de villageois des deux sexes accourent par le chemin du hameau.*

Grande nouvelle ! grande nouvelle ! Un courrier extraor-

dirigé de son altesse le prince de Piémont vient d'apporter cette dépêche à madame la marquise. (*M. littres-vite.*)

Turin, 15 août.

M A D A M E,

« L'aveu d'un ancien serviteur, à l'article de la mort,
» a fait découvrir cette nuit, dans le caveau profond d'une
» chapelle abandonnée, la malheureuse épouse du baron de
» Toraldi.

T O U S.

Toraldi!

F A B R I C I O, *continuant.*

« Vous frémisserez, madame, en apprenant que depuis
» six années elle habitait ce lugubre séjour. Veuillez donner
» à l'instant des ordres pour s'assurer de la personne du
» baron. J'ai condamné ce grand coupable à terminer ses
» jours dans le même caveau où languissait l'infortunée
» Cécilia. Je vous rends donc, madame, la parole que
» vous m'aviez donnée. J'accorderai le titre de marquis sou-
» verain à celui que la belle Rosalvina choisira pour époux.
(*Rosalvina a bientôt fixé son choix. Béline et Rosalvina
pressent Gemmy contre leur cœur.*)

B É L I N O.

Vous ne tarderez point, intrépides Piémontais, à recevoir le prix de votre dévouement et de votre courage. S'il est pénible de se rappeler ses torts, il est doux de pouvoir les réparer par la bienfaisance, au sein de l'amour et de l'amitié.

(*Au même instant, tous les villageois et villageoises s'agenouillent, font offrande à Béline de couronnes et branches de chêne. Tableau général.*)

G R A N D D I V E R T I S S E M E N T.

F I N.